This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

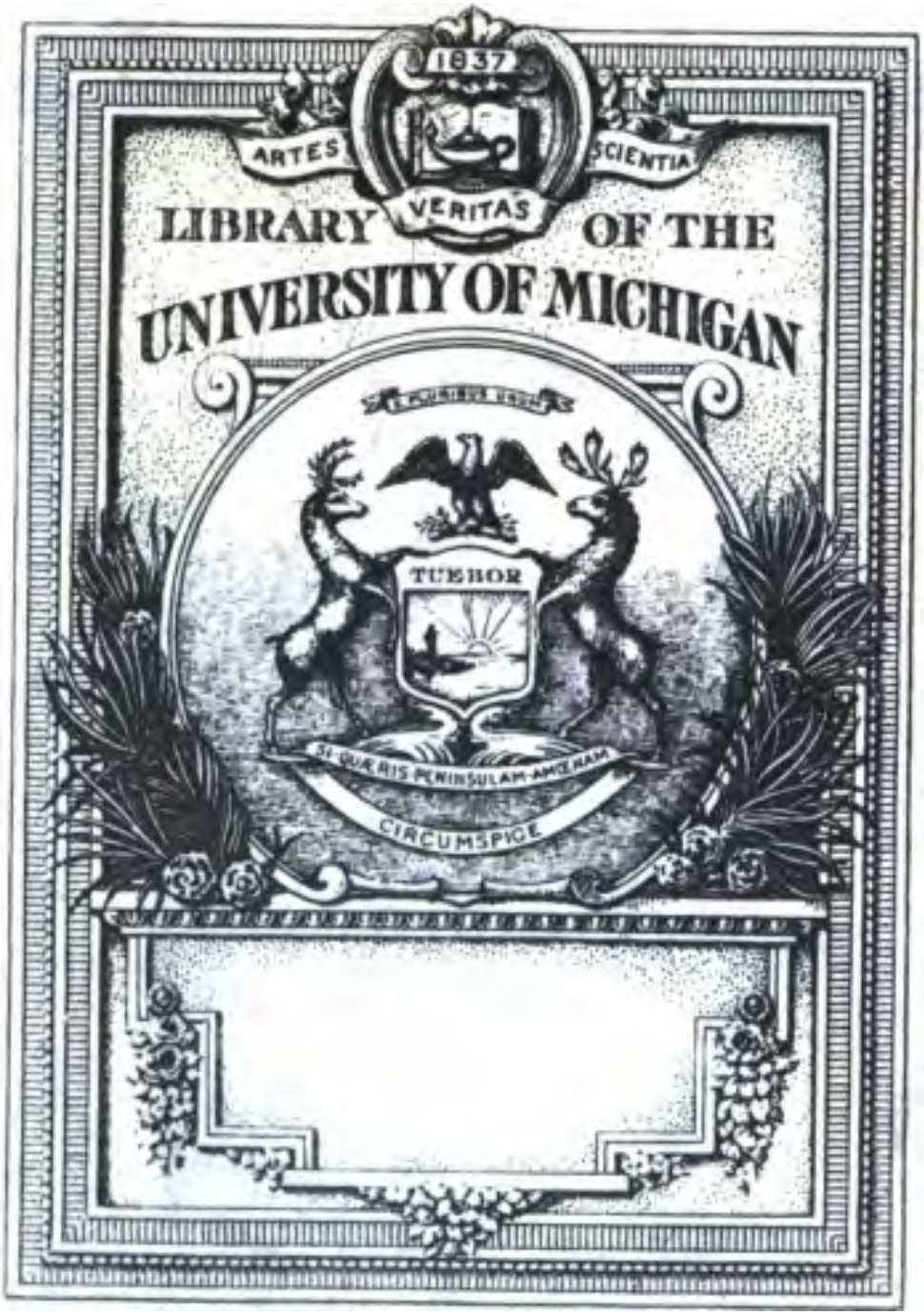
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF

e Francais

840.8
P47
V.67

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue de la Sourdierre, n°. 14.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, / Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-huitieme.

Vie de Néricault Destouches, suivie du Catalogue de ses Pieces, et précédée de son Portrait.

Le triple Mariage.

Le Philosophe marié, ou Le Mari honteux de l'être.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

NÉRICAULT DESTOUCHES.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

Cercle Français
don
1-10-1927

VIE
DE NÉRICAULT DESTOUCHES.

PHILIPPE NÉRICAULT DESTOUCHES naquit à Tours, en Touraine, le 22 Avril 1680. Il étoit fils de François Néricault Destouches, d'une famille originaire de Richelieu, en Poitou, et qui peu favorisé de la fortune jouissoit, cependant, d'une grande considération dans cette Province, et de Marie Binet, sa seconde femme, descendant des Poëtes qui furent connus sous ce nom dans le seizieme siecle. Son pere qui avoit eu de ses deux mariages douze enfans, dont les garçons prirent tous le parti des armes, lui fit commencer ses études au Collége des Jésuites de Tours, et l'envoya ensuite les achever à celui des Quatre-Nations, à Paris. Il se distingua, de bonne-heure, et fit connoître

son goût pour la Poésie, en débutant, dès le Collége, par faire une Tragédie des *Machabées*. Cette Piece, qui a été perdue, ne fut ni représentée, ni imprimée, et on la lui a entendu regretter dans les dernières années de sa vie, comme le premier jet de son génie.

Ses études finies à dix-neuf ans, un de ses compatriotes, M. de Fritzlar, Capitaine d'Infanterie, l'emmena, en qualité de volontaire, faire les campagnes de 1701 et 1702, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il se trouva au siége de Landau, et manqua d'y périr, à la défense d'un ouvrage avancé, où sa Compagnie se vit presqu'entiérement détruite, et où il fut enterré jusqu'à la ceinture, par le jeu d'une mine des ennemis. Il se trouva ensuite à la bataille de Frideling-hen, et il y fut blessé.

Etant en quartier d'hiver à Hutingue, il employoit ses momens de loisir à cultiver la Poésie. En lisant le Roman de *D. Quichotte*, il avoit trouvé que la nouvelle du *Curieux impertinent*, qui fait un agréable épisode de ce charmant Ouvrage, étoit susceptible d'être

mise au Théatre. Il en composa une Comédie, en cinq actes et en vers, et ce fut ce qui commença à développer son talent pour ce genre. Quelques lectures particulieres qu'il fit de cette Piece dans des sociétés de la ville donnerent le desir de la connoître à la Marquise de Tibergeau, sœur du Marquis de Puysieulx, alors notre Ambassadeur en Suisse, et Gouverneur de Huningue, où elle étoit avec lui. DESTOUCHES fut présenté à cette femme, qui joignoit à beaucoup d'esprit l'amour des beaux-arts et un goût sûr. Elle l'accueillit, l'encouragea, lui donna d'excellens conseils, d'après lesquels il retravailla sa Comédie, et la mit en état d'être jouée dans une fête que la Marquise préparoit à son frere. Elle y remplit, elle-même, le principal rôle de femme, et l'Auteur se chargea de celui qui donne le titre à la Piece. C'est ce qui fit répandre, dans la suite, qu'il s'étoit fait Comédien dans sa jeunesse; mais la vérité est qu'il ne joua la Comédie que dans cette seule circonstance, et, depuis, dans une semblable, toujours en société, et, chacune des deux fois, dans une

de ses Pieces. Il ajouta à sa premiere un Prologue relatif à la fête donnée au Marquis de Puysieulx ; par conséquent, à la louange de cet Ambassadeur. Cela plut et réussit beaucoup. L'Ambassadeur proposa au jeune Poëte de le faire son Secrétaire particulier ; ce que celui-ci accepta, et il se forma, dès-lors, dans le grand art des négociations. Devenu, ensuite, Secrétaire d'ambassade, il fit voir qu'il n'étoit pas moins propre à discuter et à défendre les intérêts de son pays qu'il n'avoit, d'abord, paru l'être à en peindre et à en corriger les mœurs.

De retour en France, avec le Marquis de Puysieulx et la Marquise de Tibergeau, DESTOUCHES se livra à son goût pour le Théatre. Il composa plusieurs Comédies qui furent jouées avec succès ; et c'étoit à cette gloire seule, celle d'instruire en amusant, qu'il auroit voulu borner toute son ambition. Mais le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, ayant appris du Marquis de Puysieulx combien DESTOUCHES pouvoit lui être utile dans les affaires, voulut qu'il allât en Angleterre, avec l'Abbé Dubois,

qu'il y envoyoit alors en ambassade, et qui est devenu depuis Cardinal, Archevêque de Cambray, Ministre des affaires étrangeres, et même premier Ministre de France.

Après avoir passé quelques mois auprès de Georges premier, l'Abbé Dubois y laissa DESTOUCHES, avec le titre et les pouvoirs de Ministre plénipotentiaire de la Cour de France à celle de ce Prince. DESTOUCHES y resta sept ans; et ce fut lui qui engagea le Roi d'Angleterre, auprès duquel il traitoit des affaires plus importantes, à demander au Duc d'Orléans l'Archevêché de Cambray, vacant alors, pour le Cardinal Dubois, qui l'en avoit chargé. Georges premier tourna, d'abord, cette proposition en ridicule. « Comment voulez-vous, » dit-il à DESTOUCHES, qu'un Prince Protes- » tant se mêle de faire un Archevêque en » France? Le Régent en rira, et, sûrement, » n'en fera rien. » — « Pardonnez-moi, Sire, » répondit DESTOUCHES : il en rira, mais il » fera ce que vous voudrez; » et aussi-tôt il présenta au Roi une lettre, très-pressante, pour le Régent, et toute prête à signer. « Je le

» veux donc bien, ajouta Gorges premier, en » signant la lettre, » et le Cardinal Dubois fut fait Archevêque de Cambray.

Pendant le séjour que DESTOUCHES fit à Londres, il devint éperduement amoureux d'une jeune Angloise Catholique, nommée Mademoiselle Dorothée Jonhnston. Elle étoit d'une naissance distinguée, mais des raisons de politique s'opposoient à ce qu'il l'épousât publiquement à Londres. Cependant, la violence de la passion qu'elle lui avoit inspirée ne lui permettoit pas de différer son mariage jusqu'à ce qu'il eut quitté l'Angleterre. Il se maria donc en secret, et tint cette union cachée tout le tems qui lui resta à attendre son retour en France. C'est cette aventure qui lui fournit, quand il y fut revenu, le sujet de sa Comédie du *Philosophe marié*, ou *Le Mari honteux de l'être*.

Sa négociation en Angleterre lui valut une gratification de cent mille livres, que le Régent lui fit donner par Louis XV, et il acheta, dans le Maine, des Terres, qui le rendirent Seigneur des villages de La Motte, de Vives-

Eaux, de Vofves, et où il alla se livrer, de nouveau, et tout entier, à son penchant pour la Poésie et pour le Théatre.

L'Académie Françoise le reçut au nombre de ses Membres, pour remplacer Campistron, le 25 Août 1723; et il obtint le petit Gouvernement de la ville de Melun-sur-Seine, auprès de laquelle il fit l'acquisition d'une autre Terre, nommée Fortoiseau.

Dans la suite, le Cardinal de Fleury, premier Ministre de Louis XV, voulut faire quitter à DESTOUCHES cette retraite, où il passoit la plus grande partie de son tems, pour l'envoyer en Russie, avec le titre d'Ambassadeur de France auprès du Czar Pierre-le-Grand; mais il remercia, et préféra la vie tranquille, sans être désoccupée, qu'il menoit dans ses possessions et à Paris, en y employant ses loisirs à satisfaire son goût le plus dominant, celui de l'étude et de la culture des Lettres, et à présider à l'éducation de deux enfans, un garçon et une fille, que sa femme lui avoit donnés. Il avoit aussi pris du goût pour l'agriculture et pour le jardinage, et il s'en

occupa beaucoup dans les trente dernieres années de sa vie, qu'il passa presqu'entiérement dans sa Terre de Fortoiseau, où il mourut le 5 Juillet 1754, âgé de soixante-quatorze ans.

Il continua à travailler dans le genre dramatique presque jusqu'à ses derniers momens, et même il entreprit un grand Ouvrage historique sur les Théatres de toutes les Nations, tant anciennes que modernes, qu'il n'a point achevé, et dont il ne nous est rien parvenu. Il traça aussi quelques plans de Comédies, pour un jeune homme de qualité, de ses amis, et il en remplit même quelques scenes, qui se trouvent dans ses Œuvres completes. Cependant, il fit dans sa vieillesse un grand nombre de morceaux de prose contre les Indévots et les incrédules, et il les fit insérer dans le *Mercure galant*. Il composa un infiniment plus grand nombre encore d'épigrammes, dans le même esprit. On en cite quelques milliers, dont quelques centaines furent aussi insérées dans ce journal. Ce mélange de dévotion et de mondanité peut paroître assez bi-

zarre, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait sans exemple.

Les Œuvres de DESTOUCHES avoient été imprimées de son vivant, à Paris, en 1745, chez Prault, pere, en cinq volumes, *in*-12, par les ordres et sous la surveillance du Comte d'Argenson, Ministre, avec les soins de l'Auteur et ceux de Joly, qui étoit un de ses amis, et qui s'est plu à nous donner de bonnes éditions de nos meilleurs Auteurs Dramatiques, après avoir fait, lui même, plusieurs Comédies très-estimables.

Quatre ans après la mort de DESTOUCHES le Roi ordonna, à son Imprimerie du Louvre, une superbe édition des Œuvres de ce Poëte, en quatre volumes, *in*-4°.; et, depuis ce tems, elles ont été réimprimées plusieurs fois, en différens lieux et en divers formats.

DESTOUCHES a été peint par le célebre Largilliere, pour l'Académie Françoise, et gravé par Petit, pour sa suite des hommes illustres. Le buste de DESTOUCHES a été aussi fait, en marbre, par M. Berruer, de l'Académie de Sculpture, pour le Foyer du Théatre

François, où il l'a placé en 1781; et c'est d'après le tableau de Largilliere, que l'Académie Françoise a bien voulu nous prêter, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici, et au-dessous de laquelle on pourroit mettre ces vers d'un anonyme, qui ont déja été mis au bas de celle de Petit.

Tels sont les traits du moderne Térencé,
Qu'Athenes et que Rome ont formé pour la France.
Dans ses charmans écrits l'esprit, le jugement,
Les graces, le bon goût, l'élégant badinage,
Pour plaire, pour instruire unissent leur langage,
Et l'honnête homme y joint le sentiment.

CATALOGUE

CATALOGUE
DES PIECES
DE NÉRICAULT DESTOUCHES.

LE Curieux impertinent, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théarre François, le 17 Novembre 1710, imprimée, à Paris, l'année suivante, avec une Epître dédicatoire adressée au Marquis de Puysieulx, chez Pierre Ribou, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Le sujet de cette Piece, tiré d'un épisode, portant le même titre, dans *D. Quichotte*, Roman Espagnol, de Michel Cervantes, est connu de tout le monde. Dans le Roman, c'est un mari qui fait éprouver la fidélité de sa femme, par un de ses amis, et qui s'en trouve la dupe. Dans la Piece de Destouches, c'est un amant près d'épouser sa maîtresse, qui charge de cette épreuve son ami, qu'il ignore

être son rival, et qu'il finit par voir préférer à lui.

Cette Piece eut beaucoup de succès dans sa nouveauté, pendant dix-sept représentations de suite, à ce que nous apprend l'*Histoire du Théatre François*, par les freres Parfaict; mais elle réussit moins à ses reprises et ne s'est point conservée au Théatre.

Ce sujet avoit déja été traité et mis à la scene Françoise, en 1645, dans une Comédie du même titre, aussi en cinq actes et en vers, par Des Brosses, le jeune, qui l'avoit fait imprimer la même année avec une Épître dédicatoire adressée aux jaloux et un Avis au Lecteur; et la Piece de Destouches fut l'objet d'une Parodie, donnée au Théatre de l'Opera-Comique, d'Allard et Lalauze, associés, à la Foire Saint Germain, sous le titre de *Jupiter curieux impertinent*, faisant partie d'un divertissement, en vaudevilles par écriteaux, avec un Prologue, et intitulé *Apollon à la Foire*, par un anonyme, le 1 Mars 1711.

L'Ingrat, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Janvier 1712; imprimée, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Le principal personnage de cette Piece, du carac-

tere duquel elle prend son titre, est un homme qui, après avoir abandonné, à Nevers, une jeune personne dont il est aimé, et qu'il a été sur le point d'épouser, est venu à Paris rechercher un parti plus avantageux du côté de la fortune. Il se trouve à portée de supplanter son meilleur ami; un homme envers lequel des circonstances malheureuses l'ont rendu redevable de l'honneur et de la vie, et auquel il veut ravir une maîtresse qu'il adore et de laquelle il est adoré. Mais cette double ingratitude est reconnue. L'homme méprisable qui en est devenu coupable se voit également rejetté par la famille de Paris et par celle de Nevers, qui s'allient l'une à l'autre, et font cause commune pour le punir; et les deux véritables amans sont enfin unis par les nœuds de l'hymen.

« Cette Comédie eut quinze représentations dans l'année de sa nouveauté, mais avec peu de succès, à ce que nous apprennent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire de ce même Théatre*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. On en trouva le principal personnage trop odieux, et elle n'est point restée au répertoire. »

L'Irrésolu, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 5 Janvier 1713; imprimée, avec une Epître dédicatoire adressée au

Marquis de Courcillon, Gouverneur de la Touraine, et une Préface, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Un jeune homme qui a déja, plusieurs fois, changé d'état, passant successivement de l'épée à la robe, et de la robe à l'épée, délibére, sans cesse, s'il ne doit pas en changer encore, et s'il doit se marier, ou rester garçon. Deux filles d'une vieille veuve sont offertes à son choix, mais il ne sait en faveur de laquelle se décider. Tantôt il penche vers l'une, tantôt vers l'autre, et même souvent vers leur vieille mere, dans laquelle il réveille encore le desir du mariage. Il finit, pourtant, par épouser l'une des deux jeunes personnes, en regrettant, cependant, de n'avoir pas préféré l'autre, qui est unie au fils d'un des amis du pere de cet irrésolu, et la vieille mere est forcée de rester veuve.

Cette Comédie n'eut que six représentations de suite dans sa nouveauté, à ce que nous apprennent les freres Parfaict et le Chevalier de Mouhy. L'Auteur y fit des corrections et des changemens considérables avant de la faire entrer dans la premiere édition qu'il donna de ses Pieces de Théatre, réunies, en 1745. Malgré cela, elle n'a pu se soutenir au répertoire, et elle est maintenant tout-à-fait oubliée.

M. Collin d'Harleville a remis ce caractere à la scene, avec plus de succès, dans une Comédie, aussi en cinq actes et en vers, qui a été jouée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Juin 1786, et imprimée, à Paris, la même année, chez Prault, *in*-8°., sous le titre de *L'Inconstant*.

Les Fêtes de l'inconnu, Divertissement, composé de trois Intermedes mis en musique par Mouret, représenté au Château de Sceaux, chez la Duchesse du Maine, le 22 Novembre 1714; imprimé dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Cette petite Piece, sans intrigue, est formée de quelques chansons de Bergers et de Bergeres, des environs de Sceaux, et à la louange de la Duchesse du Maine, pour amener des danses qui furent exécutées en sa présence.

Quelqu'un de la Cour de cette Princesse, qui eut l'idée de cette fête, sans vouloir s'en faire connoître pour l'ordonnateur, engagea Destouches à en faire les vers, et à présider à son exécution. C'est ce qui lui fit donner à ce Divertissement le titre des *Fêtes de l'inconnu*.

Le Mariage de Ragonde et de Colin, ou *La Veillée du Village*, Divertissement, composé de trois Intermedes, précédés d'un Prologue,

intitulé *Thalie et Melpomene*, et mis en musique par Mouret, représenté, pour la premiere fois, au Château de Sceaux, chez la Duchesse du Maine, en 1714, et sur le Théatre de l'Opera, le 31 Janvier 1742; imprimé, à Paris, dans le Recueil des Opera, chez Christophe Ballard, en 1706, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur, avec une Lettre, servant de Préface, adressée, par lui, à M. Tanevot, l'un de ses amis, et une autre adressée à Mouret.

Le Prologue offre une dispute entre Thalie et Melpomene, et les suivans, des deux sexes, de chacune de ces Déesses. Celle-ci veut régner seule sur la scene, à Paris, pendant tout l'hiver, et ne l'abandonner à l'autre que pendant l'été. Apollon vient les mettre d'accord, en fixant le commencement de l'hiver pour le regne de Melpomene, et le tems du carnaval pour celui de Thalie.

Ragonde, vieille Paysanne du village de Sceaux, près Paris, est amoureuse de Colin, jeune Berger du même village, et veut qu'il l'épouse. Elle lui en fait la proposition dans une veillée du village. Colin se refuse d'autant plus à cette union mal assortie, qu'il est amoureux de Colette, jeune Bergere, fille de Ragonde. Mais Colette aime le Berger Lucas, et en est également aimée; et, pour la débarrasser des poursuites de Colin, Lucas engage plusieurs Ber-

gers, de ses amis, à se déguiser en lutins et à tourmenter son rival pendant la soirée, jusqu'à ce qu'il ait promis d'épouser Ragonde, au pouvoir de laquelle il croit ces prétendus lutins soumis. Colin se trouve forcé de consentir à tout, et l'on célebre le mariage des deux jeunes amans par des chants et des danses agréables, et celui de Ragonde et de Colin par un charivari.

Ce Divertissement réussit beaucoup chez la Duchesse du Maine, pour laquelle il avoit été composé; et ce fut ce qui donna à quelques personnes le desir de le voir exécuter sur le Théatre de l'Opera, où il n'eut pas moins de succès. On l'y représenta, d'abord, sans la participation de Destouches, qui ne s'en étoit pas fait connoître publiquement pour l'Auteur; et son silence à cet égard laissant attribuer ce petit Ouvrage à différentes personnes, il le revendiqua, et l'inséra dans la premiere édition qu'il donna de ses Pieces de Théatre, en 1745.

La Fête de la Nymphe de Lutece, Divertissement, en un acte, mis en musique par Mouret, représenté au Château de Sceaux, chez la Duchesse du Maine, en 1714, et imprimé dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Toute cette petite Piece, qui est entiérement à la louange de la Duchesse du Maine, pour laquelle elle a été faite, et devant laquelle elle dut réussir beau-

coup, roule sur une dispute survenue entre la Seine, ou la Nymphe de Lutece, et la Nymphe de Sceaux, et leurs suivans à chacune ; c'est-à-dire, les habitans, de l'un et de l'autre sexe, de ces deux lieux, pour savoir quel sera celui des deux qui conservera le plus constamment la Princesse dans son séjour. Après de vifs débats, de part et d'autre, l'on s'accorde à desirer qu'elle veuille bien partager ses loisirs, de maniere que les deux Nymphes puissent la posséder tour-à-tour.

Le Médisant, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 20 Février 1715 ; imprimée, avec une Epître dédicatoire, en vers, adressée à la Duchesse du Maine, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Damon, bon Gentilhomme, peu fortuné, recherche en mariage Mariamne, fille d'un Baron, vivant à Paris, et qui a le dessein de la donner à un annobli opulent, nommé Richesource, en faisant, par une double alliance, épouser son fils, Valere, à Isabelle, sœur de ce Financier. L'épouse du Baron protége Damon, mais Mariamne a une égale répugnance pour ces deux partis, parce que le premier a l'odieux défaut de médire, sans cesse, de tout le monde, et que l'autre est indigne d'elle, par sa

basse naissance, dont il a toute la grossierté. Une autre raison plus forte encore l'éloigne des deux prétendans, c'est l'amour qu'elle a pour Léandre, jeune homme, duquel elle a fait la connoissance à la campagne, et dont elle est également aimée. Léandre est le fils d'un Marquis, duquel il n'a pu obtenir la permission de demander la main de Mariamne, parce qu'il avoit d'autres vues sur lui; et, au désespoir, il est venu à Paris, à l'insu de son pere, et, sous un nom emprunté, il s'est mis au service de Richesource, afin d'avoir les moyens de s'introduire dans la maison du Baron. Les médisances continuelles de Damon, qui portent particuliérement sur toutes les personnes de cette maison, même sur Mariamne, et sur-tout sur la Baronne, sa mere, détrompent cette derniere sur le compte de ce méchant homme, dont elle renonce, enfin, à faire son gendre. Léandre se découvre; et son pere, désolé de sa fuite, vient le chercher, jusques chez le Baron, où il le retrouve, sous le nom et les habits d'un valet. Le Marquis demande, lui-même, la main de Mariamne pour Léandre, et l'obtient. Richesource se retire, en se voyant un rival préféré; mais Valere, qui aime Isabelle et en est aimé, l'épouse, et Damon est renvoyé ignominieusement.

Cette Piece eut quatorze représentations de suite, dans sa nouveauté, avec succès, à ce que nous apprennent les freres Parfaict et le Chevalier de Mouhy, et elle ne réussit pas moins à la reprise qui en fut faite en 1730. Mais Gresset ayant remis ce caractere au Théatre, sous le titre du *Méchant*, en 1745,

le style de cette derniere Comédie a fait entiérement oublier l'autre, qui n'a pas reparu depuis à la scene.

* *Le Triple mariage*, Comédie, en un acte, en prose, suivie d'un Divertissement, mis en musique par Gilliers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 7 Juillet 1716; imprimée, à Paris, la même année, chez François Le Breton; *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

L'Obstacle imprévu, ou *L'Obstacle sans obstacle*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Octobre 1717; imprimée, avec une Epître dédicatoire adressée au Duc d'Orléans, Régent, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Léandre, jeune Gentilhomme, sans fortune, a eu occasion de voir, au couvent, une jeune personne, nommée Julie, de laquelle il est devenu amoureux, et à laquelle il a fait partager son amour; mais ne connoissant point sa famille, et n'osant pas la demander en mariage, parce qu'il n'avoit pas de bien

à lui offrir, il s'en est éloigné, pour aller tenter quelques moyens de s'enrichir. Il a épousé, à Lyon, une vieille Comtesse de La Filandiere, qui lui a beaucoup laissé, en mourant, et il revient, à Paris, chercher Julie, chez Lisimon, ancien ami de son tuteur, Lycandre, et où, depuis qu'on l'a retirée du couvent, elle demeure, avec la Comtesse de La Pépiniere, ancienne amie de Lisimon. Ce dernier a formé le double projet d'épouser Julie et d'unir son fils, Valere, à Angélique, fille de la Comtesse de La Pépiniere. Par une premiere explication, Léandre a lieu de croire que Julie est fille de la feue Comtesse de La Filandiere, dont il a été l'époux; cependant, Lycandre, le prétendu tuteur de Julie, de retour d'un long voyage, la fait reconnoître pour sa fille, assurant qu'elle ne doit point le jour à la Comtesse de La Filandiere, mais qu'elle est le fruit d'un mariage qu'il a clandestinement contracté, avec la fille d'un très-grand Seigneur étranger, duquel même elle devient l'héritiere. L'obstacle qui alloit s'opposer au bonheur de Julie et de Léandre se trouvant entiérement levé, ils sont unis, ainsi que Valere et Angélique.

Cette Piece, à laquelle on reproche, avec raison, trop de complication dans le fond du sujet, n'eut que six représentations dans la premiere année de sa nouveauté, avec peu de succès, et après lesquelles l'Auteur la retira. Il y fit quelques corrections dans la suite, et elle fut reprise le 12 Juillet 1735, mais elle ne réussit pas davantage, puisqu'elle n'eut alors que cinq représentations, et qu'elle n'a pas reparu

au Théatre depuis, à ce que nous apprennent les freres Parfaict et le Chevalier de Mouhy.

* *Le Philosophe marié*, ou *Le Mari honteux de l'être*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Février 1727; imprimée, avec une Epître dédicatoire adressée au Comte de Morville, Ministre et Secrétaire d'Etat, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

L'Envieux, ou *La Critique du Philosophe marié*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Mai 1727; imprimée, avec une Préface, dans la premiere édition des Œuvres de Théatre de l'Auteur, en 1745, et dans toutes les éditions suivantes.

Cette petite Piece est bien moins la critique du *Philosophe marié* que celle de plusieurs brochures qui parurent contre cette Comédie, lors de sa nouveauté. L'Auteur, dans la petite Piece, dont l'action se passe dans une société du grand monde, à Paris,

Paris, met en scene un caractere d'envieux, jaloux de toutes les sortes de succès, et capable d'abandonner jusqu'à la femme dont il est aimé et qu'il est sur le point d'épouser pour tâcher de ravir l'amante de son meilleur ami, parce qu'il craint qu'il ne soit plus heureux que lui. Mais cet odieux personnage est abandonné, lui-même, à la fin de la Piece, par tous ceux auxquels sa jalouse envie l'avoit fait s'attacher.

Cette Piece n'eut que trois représentations, dans sa nouveauté; et le Chevalier de Mouhy nous dit qu'elle n'a pas reparu depuis sur la scene.

Les Philosophes amoureux, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée au Théatre François, le 26 Novembre 1729; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Deux jeunes gens ont abandonné Paris pour s'éloigner de deux femmes, qu'ils aiment, et dont ils craignent d'avoir à se plaindre en s'attachant à elles; mais elles viennent les trouver dans leur retraite, à la campagne, et l'amour est bientôt vainqueur de la philosophie. Celui des deux jeunes gens qui se croyoit le mieux armé contre l'amour cede le premier, sans résistance, et épouse sa maîtresse. L'autre, sans être moins sensible, sait triompher de son

penchant, et unit son frere cadet à la sienne, en lui donnant tout son bien.

Cette Piece n'eut qu'une seule représentation, sans succès, après laquelle Destouches la retira du Théatre, pour y faire des changemens, et il l'imprima, aussi-tôt, avec ses corrections; mais elle fut toujours trouvée froide, dénuée de comique, et elle n'a jamais été reprise.

* *Le Glorieux*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Janvier 1732; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez François Le Breton, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

L'Ambitieux et l'Indiscrette, Tragi-Comédie, en cinq actes, en vers, précédée d'un Prologue, aussi en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Juin 1737; imprimée, avec une Préface, dans la premiere édition des Œuvres de Théatre de l'Auteur, en 1745, et dans toutes les éditions suivantes.

Le Prologue est composé de quelques scenes de so-

ciété, dans lesquelles des gens de qualité s'entretiennent des différentes choses qui occupent le grand monde, à Paris, et se préparent à aller voir la nouvelle Piece de Destouches, qu'un Auteur Tragique traite, à l'avance, fort mal, sans la connoître. Ce Prologue est terminé par quelques stances, irrégulieres, faites pour être récitées par une Actrice, afin de solliciter l'indulgence des Spectateurs pour la Piece.

Le Roi de Castille a pour premier Ministre D. Philippe, homme sage, duquel le frere, D. Fernand, favori du Roi, est d'une ambition si démesurée qu'il sacrifieroit tout pour la satisfaire. Il aime éperduement Dona Clarice, fille de Dona Béatrix, épouse de son frere, et il en est également aimé; mais ses soins ambitieux lui font porter secrétement ses vues jusques sur l'Infante d'Arragon, qui est promise au Roi, par un traité de paix projetté entre les Arragonois et les Castillans; et il veut faire épouser Dona Clarice au Roi de Castille. Dona Béatrix, qui a autant de vanité que D. Fernand a d'ambition, apprend ce dessein, et l'approuve; mais il faudroit le tenir caché, pour en assurer l'exécution, parceque l'Infante, que l'on croit être encore en Arragon, et qui a voulu connoître le Roi de Castille, avant d'en être connue, est à sa Cour, avec l'Ambassadeur Arragonois, de qui elle passe pour être la fille. Dona Béatrix ne peut contenir sa joie: elle la fait indiscrettement éclater, en en publiant le sujet, et l'Infante se fait aussi-tôt reconnoître. Le Roi, qui

se sentoit déja du goût pour Dona Clarice, voyant le piége que lui tendoit D. Fernand, veut l'en punir, en l'éloignant de lui. D. Fernand a la scélératesse d'en accuser son vertueux frere, D. Philippe; mais le Roi, reconnoissant le vrai coupable, exile D. Fernand, que Dona Clarice demande à suivre et à épouser. Le Roi y consent, et donne, enfin, sa main à l'Infante.

Destouches nous apprend, dans la Préface qu'il a mise au-devant de cette Piece, que les représentations en furent défendues, au moment où elles alloient commencer d'avoir lieu, parce que, sur le titre et sur quelque chose du fond, que l'on avoit fait connoître à M. de Chauvelin, alors Garde des Sceaux, ce Ministre crut que Destouches l'avoit eu en vue pour son ambitieux. Ce ne fut qu'une raison de plus pour que le Public se montrât impatient de voir cette Piece; mais quoique Destouches eût prouvé au Cardinal de Fleury, alors premier Ministre, qu'elle avoit été composée bien avant que M. de Chauvelin ne parvînt au Ministere, et que, d'ailleurs, elle ne comportoit rien qui pût avoir le moindre trait à lui, il ne consentit à la faire représenter qu'après la retraite de ce Garde des Sceaux. Elle n'eut pas tout le succès que l'Auteur auroit dû s'en promettre, d'après l'empressement que le Public avoit montré de la voir; mais cela tint, en grande partie, à ce que le Public n'y avoit pas trouvé les allusions auxquelles il s'étoit attendu, et, enfin, au peu d'intérêt que compose le sujet. Elle n'eut que

treize représentations dans sa nouveauté, et n'a pas réussi davantage aux reprises qui en ont été faites depuis.

La Belle orgueilleuse, ou *L'Enfant gâté*, Comédie, en un acte, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 17 Août 1741; imprimée dans la premiere édition des Œuvres de Théatre de l'Auteur, en 1745, et dans toutes les éditions suivantes.

Madame Argante a deux filles. Sophie, l'aînée, réunissant toutes les bonnes qualités de son sexe, mais moins pourvue d'attraits que Pulchérie, sa cadette, est l'objet des mépris de sa mere, qui idolâtre Pulchérie. Celle-ci s'enorgueillit de cette préférence et de sa beauté, qui la cause seule; et, se croyant au-dessus de tout le monde, elle traite avec la plus grande hauteur toutes les personnes dont elle se voit environnée, et dédaigne un très-grand nombre de partis, de toutes conditions, qui se présentent pour elle, tandis qu'aucun ne s'offre pour Sophie. Un jeune Marquis, cependant, conçoit une véritable estime pour les vertus de cette aînée, mais il se trouve subjugué par les charmes de la cadette, qui promet de s'humaniser pour lui s'il obtient un Duché, qu'il a le droit de demander. Cet excès de vanité de la part de la petite personne dessille, enfin, les yeux de tous ses prétendans, qu'il éloigne

d'elle, et ceux du Marquis même, qu'il fait revenir sur son compte. Il a, en effet, obtenu son Duché, mais il l'offre, avec sa main, à Sophie, qui l'accepte, autorisée par un oncle raisonnable, et sensible à l'injuste autant qu'aveugle prédilection de Madame Argante pour sa fille cadette. L'oncle, fort riche, voulant punir la belle orgueilleuse et sa mere, donne tout son bien à Sophie, en faveur de son mariage avec le nouveau Duc, et Pulchérie reste à pourvoir.

Cette petite Piece n'eut que six représentations, dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis. Elle fut, d'abord, trouvée trop sérieuse pour une Piece d'un acte; et c'est ce qui nuisit à son succès dès les premieres représentations, et fit craindre qu'elle n'en obtînt pas davantage dans la suite, si on la remettoit au Théatre.

L'Amour usé, ou *Le Vindicatif généreux*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée au Théatre François, le 20 Septembre 1741; imprimée, avec une Lettre adressée à un ami, anonyme, de l'Auteur, et servant de Préface, dans la premiere édition des Œuvres de Théatre, en 1745, et dans toutes les éditions suivantes.

Un vieux garçon, Lisidor, et une vieille fille, Isabelle, se sont aimés, dans leur jeunesse, et se sont fait une mutuelle promesse de s'épouser. Fort riches,

tous les deux, des obstacles, venus de leurs familles, se sont opposés d'abord à l'accomplissement de cette promesse; et vingt-cinq ans se sont écoulés depuis qu'ils se la sont faite, et qu'ils habitent la même maison, à Paris. L'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre s'est usé. Mais, pendant que Lisidor, qui est au service, a passé une partie de son tems dans les villes de garnison, Isabelle est restée à Paris, à suivre des procès, qui les intéressoient, l'un et l'autre, et elle a vu, chez une de ses amies, un jeune Chevalier, qui lui a inspiré une nouvelle passion. Il est peu favorisé des biens de la fortune, et elle veut le prendre chez elle, en le faisant passer pour un de ses neveux, et en l'épousant secrettement. Lisidor, revenu à Paris, a trouvé dans une ville de Province, une jeune personne, nommée Angélique, orpheline, qui n'avoit de ressources que celles que lui procuroit une tante, assez pauvre, et il la fait venir chez lui, comme étant une de ses nieces, mais dans l'intention de l'épouser aussi, en secret. Un parent d'Isabelle, nommé Damon, qui a été amoureux d'elle et qu'elle a dédaigné, pénetre ce double mystere, à l'aide des indiscrétions de la suivante d'Isabelle et du valet de Lisidor; et pour se venger des deux vieux amans, projette d'unir ensemble les deux jeunes. Cela lui est d'autant plus facile que les deux jeunes gens s'aiment, depuis long-tems, qu'ils avoient fait connoissance dans la ville de Province, où le Chevalier avoit également été en garnison, et que le défaut de fortune est ce qui les avoit forcés de

renoncer l'un à l'autre, et d'accepter les offres d'Isabelle et de Lisidor. Damon pourvoit à tout : il fait dresser le contrat des jeunes gens, et celui du valet et de la soubrette, qui s'aiment aussi : il les dote, tous les quatre, et quoique Lisidor et Isabelle ne s'aiment plus, ils se trouvent forcés de signer, enfin, celui qui avoit été dressé pour eux, depuis vingt-cinq ans, au lieu de ceux qu'on vient leur apporter, l'un pour Isabelle et le Chevalier, et l'autre pour Angélique et Lisidor.

Cette Piece ne réussit point à la premiere représentation, après laquelle Destouches la retira, pour ne la plus remettre sur la scène, où, en effet, elle n'a pas reparu depuis. Dans la Lettre adressée à son ami, anonyme, et qu'il a imprimée au-devant de cette Comédie, il se plaint d'une cabale puissante qui se déchaîna contre elle, et nuisit à son succès ; mais nous croyons plutôt devoir attribuer à la foiblesse de l'Ouvrage la défaveur qu'il essuya d'abord, et dans laquelle il est resté jusqu'à présent, puisqu'on n'a pas osé le reprendre encore.

Le Trésor caché, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée au Théatre Italien, le 17 Mars 1745 ; imprimée dans la premiere édition des Œuvres de Théatre de l'Auteur, la même année, et dans toutes les éditions suivantes.

Porimon, homme veuf, ayant un fils, nommé

Léandre, et une fille, nommée Hortense, désolé de ce que ce fils est un dissipateur, plongé dans le libertinage, est passé aux Indes, pour aller y terminer des affaires de famille et d'intérêt. Il a laissé Léandre à Paris, dans sa maison, avec Hortense, en chargeant Géronte, un de ses amis et son voisin, de veiller sur eux, et en lui confiant que cette maison recelle un trésor de deux cents cinquante mille livres, cachées dans un coin du jardin, et qui sont le reste de sa fortune actuelle. Léandre se voyant sans argent, et n'ayant point de nouvelles de son pere, qu'il a cru mort, a voulu vendre la maison, qui faisoit partie du bien de feue sa mere, et Géronte l'a achetée cinquante mille livres, pour éviter qu'elle ne passât à quelqu'autre, avec le trésor. Léandre a eu bientôt dissipé le prix de la maison; et se trouvant, de nouveau, sans ressource, ainsi que sa sœur, qui est aimée d'un jeune homme, nommé Clitandre, fils de Lucidor, ami de Géronte et de Dorimon, et qu'elle aime également, il est résolu de lui donner, pour sa dot, une petite Terre, venant encore du bien de sa mere, et faisant tout ce qui restoit à sa disposition. Hortense et Clitandre ne veulent point consentir à ce sacrifice de Léandre. Ils préferent de n'être pas unis à s'enrichir de ses dépouilles. Cependant, Dorimon revient des Indes, avec de nouvelles et immenses richesses, qu'il rapporte de la succession d'un de ses freres, mort dans le commerce; mais apprenant la suite des dissipations de Léandre, il refuse, d'abord, de le voir, ne lui

promet plus que son indignation, et ne consent, ensuite, à lui accorder son pardon qu'à condition qu'il se soumettra à être déshérité, en lui faisant connoître ce qu'il apporte des Indes et le trésor caché dans sa maison, achetée par Géronte, et recédée par lui, et il veut que tous ces biens appartiennent à Hortense, en l'unissant à Clitandre. Léandre approuve toute cette disposition, en convenant qu'il a mérité d'être puni, mais Hortense et Clitandre refusent, de nouveau, d'être heureux à ses dépens, et Géronte, qui a une fille nommée Julie, aimée de Léandre, qu'elle aime, malgré tous ses défauts, et avec lequel il n'a jamais voulu l'unir, à cause de sa mauvaise conduite passée, est tellement touché de sa résignation dans son malheur et de sa délicatesse envers sa sœur qu'il se détermine à en faire son gendre, et à lui donner tout son bien. Dorimon, vaincu par tant de générosité, de toutes parts, rend, enfin, toute son estime à son fils, avec tous ses droits, et les deux mariages terminent la Piece.

Cette Comédie, dont le fond est imité du *Trinummus*, de Plaute, ne réussit point à la premiere représentation, parce qu'on en trouva les événemens trop compliqués. Destouches la retira, et elle n'a pas reparu depuis au Théatre. Le caractere de Léandre ressemble un peu à celui du *Dissipateur*, du même Auteur, et il l'a mis au dénouement dans une situation qui lui a servi ensuite pour le fond du sujet de son *Jeune homme à l'épreuve*.

La Force du naturel, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Février 1750; imprimée, avec une Epître dédicatoire adressée au Marquis de Puysieulx, Ministre et Secrétaire d'État, neveu de celui auquel l'Auteur avoit été attaché, dans sa jeunesse, et avec une Préface, à Paris, la même année, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de ce Poëte.

Un Marquis, près de donner à un Comte, son parent, une jeune personne, nommée Julie, qu'il croit sa fille, et dans laquelle, malgré une éducation très-soignée, on reconnoît des inclinations grossieres, apprend qu'elle a épousé secrettement son Intendant, avec lequel elle est sur le point de fuir chez l'étranger, lorsqu'une Fermiere de l'une des Terres du Marquis, et qui a été la nourrice de ses enfans, arrive à Paris pour régler quelques comptes de sa ferme, avec le Marquis, et y amene une jeune fille, nommée Babet, de laquelle on la croit mere, mais en qui l'on distingue une élévation de caractere peu conforme à son état apparent. La Fermiere, pressée par des remords secrets, et par ceux de son mari, mort depuis peu, de douleur de n'avoir pu avouer un crime, que le naturel invincible de la prétendue Julie a rendu inutile, avoue au Marquis et

à la Marquise, son épouse, que pendant qu'elle nourrissoit leur fille, Julie, elle l'a changée contre une qui venoit de lui naître, et que la prétendue Babet est la vraie Julie, comme celle que l'on croit être Julie n'est autre que la véritable Babet. Le Marquis et la Marquise, comblés de joie de retrouver leur fille, que la Fermiere a aussi fait très-bien élever, et qui leur paroît digne d'eux, l'unissent au Comte, enchanté de cet échange, que l'on pardonne à la Fermiere; et celle-ci approuve le mariage de sa fille avec l'Intendant.

Cette Comédie, au-devant de laquelle Destouches mit, en l'imprimant, cette épigraphe, tirée d'Horace:

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret,

que Boileau a traduite ainsi:

« Chassez le naturel, il revient au galop, »

et qui seule en explique le fond du sujet, n'eut qu'un très-médiocre succès dans sa nouveauté, pendant treize représentations qu'elle se traîna au Théatre, et elle n'y a pas reparu depuis.

Destouches se plaint amérement, dans la Préface de cette Piece, d'une cabale qu'il dit l'avoir empêché de réussir, mais nous avons de la peine à l'en croire, sur-tout, en voyant qu'on ne s'est pas encore avisé de tenter de nouveau si elle auroit plus de succès à une reprise.

L'Abbé

L'Abbé de Brueys avoit traité ce sujet, mais d'une maniere différente, et sous le titre du *Soi toujours Soi*, en 1693, comme nous l'avons fait voir dans le Catalogue des Pieces de cet Auteur, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Le Dissipateur, ou *L'Honnête friponne*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Mars 1753; imprimée, à Paris, en 1756, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Cléon, jeune Gentilhomme, livré à ses plaisirs, dissipe, à Paris, de grandes richesses, avec des compagnons et des compagnes de ses penchans, qu'il croit ses amis, et qui ne sont attachés à lui que parce qu'il les comble de présers. Julie, jeune veuve, de qualité, qui est du nombre de ses connoissances, l'aime véritablement, et gémit de le voir se ruiner avec des ingrats. mais, comme elle sent que les remontrances ne feroient rien auprès de lui, elle en tire les plus riches cadeaux. et se fait adjuger, en secret, les biens que ses folles dépenses l'obligent à vendre, au risque de passer pour avoir contribué à sa perte, dans l'esprit de ceux qui ne jugent de ses motifs que sur les apparences. En effet, lorsque Cléon est

tout-à-fait sans ressources, que tous ses prétendus amis l'abandonnent, et qu'il ne lui reste que les foibles secours que lui offre un valet, fidele et compatissant, Julie lui rend tout ce qu'elle a pu sauver des débris de sa fortune, et lui propose de l'épouser; ce qu'il accepte, avec autant d'empressement que de reconnoissance.

« Cette Piece, qui devoit être jouée dès 1736 sur le Théatre François de la Capitale, souffrit une suspension ordonnée, et qu'obtint un homme de robe, qui crut que Destouches l'avoit eu en vue, dans son principal personnage. Elle fut, cependant, imprimée dès cette même année, et jouée, l'année suivante, sur tous les Théatres des Villes des Provinces. Enfin, elle parut sur celui de Paris en 1753, et n'y eut, d'abord, que six représentations, sans beaucoup de succès; mais l'Auteur l'ayant retouchée, elle en eut, à toutes ses reprises, un assez satisfaisant, et qui s'est toujours assez bien soutenu jusqu'à présent. Les vrais connoisseurs y apperçurent dès-lors la main d'un grand maître, et en trouverent le cinquieme acte admirable.» C'est ce que nous apprend sur cette Piece le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*. Mais M. Cizeron Rival, ami de Destouches, nous dit, dans ses *Récréations Littéraires*, « qu'une Lettre de cet Auteur l'assure que la cause du retard qu'éprouva cette Comédie à être jouée à Paris tenoit à un petit refroidissement survenu entre lui et les Comédiens de cette Capitale; ce qui lui fit prendre le parti de ne la donner, d'abord, au public que

par la voie de l'impression, et que les Comédiens ayant souhaité, ensuite, qu'il leur fût permis de la représenter, il y consentit, et leur en fit même présent. M. Cizeron Rival ajoute qu'elle eut du succès dès ce moment, sans avoir besoin d'être retouchée par l'Auteur pour réussir. »

Ce témoignage de l'ami de Destouches, étant appuyé sur une de ses Lettres, et qui étoit apparemment relative à cette Comédie, peut être d'un plus grand poids que celui du Chevalier de Mouhy. Quoi qu'il en soit de ces deux assertions différentes sur la cause du retard qu'éprouva cette Piece à être jouée d'abord à Paris, elle s'y voit encore, de tems en tems, avec quelque plaisir.

Un anonyme fit, dans le tems des premieres représentations de la Comédie du *Dissipateur*, à Paris, les vers suivans, sur la scene dix-neuvieme de cette Piece, entre le Dissipateur et son valet, qui, lorsqu'il le sait tout-à-fait ruiné, lui offre le foible secours de sa bourse, pour le soustraire à l'indigence, et qui sont rapportés dans les *Anecdotes Dramatiques*, de l'Abbé de La Porte.

« Après une vive peinture
» De l'abandon affreux où jettent les malheurs,
» L'exemple d'un valet est une leçon dure,
» Qui pouvoit révolter les cœurs;
» Mais ce généreux trait a fait verser des larmes.
» Lorsque le vice est combattu
» Avec d'aussi puissantes armes
» Le cœur se sent forcé d'admirer la vertu! »

* *La Fausse Agnès*, ou *Le Poëte campagnard*, Comédie, en trois actes, en prose, précédée d'un Prologue, en vers libres et en chants, sous le titre du *Triomphe de l'Automne*, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, sans le Prologue, le 12 Mars 1759; imprimée, avec le Prologue, à Paris, en 1736, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Le Tambour nocturne, ou *Le Mari devin*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Octobre 1762; imprimée, avec une Préface, à Paris, en 1736, *in*-12, et dans toutes les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Le Baron De L'Arc, que l'on croit mort à l'armée, et qui, en partant pour s'y rendre, a laissé sa jeune épouse dans un de ses Châteaux, y revient sans se faire connoître, d'abord, afin de s'assurer s'il étoit aimé d'elle, et s'il en est regretté Il arrive précisément au moment où vainement sollicitée de se remarier, par plusieurs prétendans, elle est sur-tout obsédée par un Marquis, Petit-Maître, qui ne la recherche que parce qu'elle a de grands biens, et par un jeune Militaire, nommé Léandre, qui l'aime véritablement. Léandre ne pouvant, par ses instances,

la déterminer à l'épouser, a imaginé de l'y contraindre, en l'effrayant. Il ressemble beaucoup au Baron, dont il est parent, et il s'est introduit secrettement dans le Château, à l'aide de la femme-de-charge, à laquelle il a promis une dot, pour se marier avec l'Intendant, qu'elle aime, et duquel elle est aimée, depuis de longues années, et elle l'a caché dans un lieu, inconnu à tout le monde, où, avec un tambour, il fait, chaque nuit, un bruit épouvantable, se proposant d'apparoître plusieurs fois aux yeux de la Baronne et à ceux des autres personnes qui sont au Château, et de se faire passer pour l'ombre de son époux, qui revient de l'autre monde l'engager à s'unir à son parent. Léandre, par une premiere apparition, a déja su tellement effrayer le Marquis, son rival, qu'il l'a fait fuir, pour jamais, du Château. Mais le Baron, instruit de cette fourberie, par son Intendant, auquel il s'est montré le premier, paroît, à son tour, sous l'habit d'un Devin, évoque le prétendu spectre, se fait reconnoître à lui; et Léandre, plus confus que ceux qu'il vouloit épouvanter, s'éloigne aussi, bien vîte, pour se soustraire à la juste vengeance du Baron, que son épouse revoit avec beaucoup de joie, et qui ne punit la femme-de-charge qu'en l'unissant à l'Intendant, et en lui donnant la dot que Léandre lui avoit promise pour le servir dans son stratagême amoureux.

Cette Comédie est une imitation d'une Piece Angloise, d'Addisson, intitulée *The Drumer*, ou *Le Tambour*, que cet Auteur composa pour essayer de

rapprocher le Théatre Anglois du nôtre, par des sujets moins compliqués que ceux qu'ont l'habitude de mettre à la scene les Poëtes Dramatiques, ses compatriotes. Il n'osa, cependant, en risquer la représentation de son vivant, craignant que cette innovation ne lui devînt funeste. Il se contenta de la faire imprimer, et elle ne fut jouée qu'après sa mort; mais elle n'eut qu'un succès très-médiocre. Destouches eut aussi, d'abord, la crainte d'un foible succès pour son imitation de cette Piece, quoiqu'il se fût trouvé forcé d'y faire encore beaucoup de changemens, au fond, pour la mettre en état d'être jouée chez nous. Il n'osa pas la hasarder sur la scene, et il ne la publia que par la voie de l'impression. Mais les Théatres des Provinces s'en étant emparés, et l'ayant jouée avec un succès susceptible d'encourager à tenter celui de la Capitale, elle y fut représentée, quelques années après la mort de Destouches, et elle y réussit assez pour mériter de rester au courant du répertoire, et pour être redonnée de tems en tems.

Un M. Descazeaux a traduit, en vers françois, la Comédie du *Tambour*, d'Addisson, et l'a fait imprimer, à Paris, en 1737, sous le titre de *La Prétendue Veuve*, ou *L'Epoux Magicien*, mais elle n'a point été jouée de cette maniere, ni à Paris, ni dans les Provinces, à ce que nous croyons.

L'Homme singulier, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au

Théatre François, le 29 Octobre 1764 ; imprimée, avec un Avertissement, dans la premiere édition des Œuvres de Théatre de l'Auteur, à Paris, en 1745, et dans toutes les éditions suivantes.

Le Comte de Sanspair, pensant et agissant d'une maniere toute particuliere, a toujours fui l'amour et l'hymen, et su résister aux occasions d'aimer ; mais une jeune Comtesse, veuve, qui est sa voisine, à Paris, et qui à beaucoup de ressemblance de caractere avec lui, qui s'est occupée de littérature et de sciences, sans pourtant renoncer à l'amour, en a ressenti pour lui, et a cherché les moyens de lui en inspirer. Elle lui a fait trouver son portrait sous ses pas, dans une promenade publique ; et, enchanté de la beauté de cette femme, il en est effectivement devenu éperduement amoureux, malgré lui. Il a, cependant, fait afficher ce portrait, promettant de le rendre à celle dont il offriroit véritablement les traits. Le Marquis, pere de la Comtesse, vient le lui redemander. Mais Sanspair veut juger, lui-même, de la vérité de la ressemblance de la réclamante ; et la vue de la Comtesse, avec tout ce qu'il apprend d'elle, l'enflamme encore au point de l'engager à le lui déclarer, et de le faire consentir à tous les sacrifices qu'elle exige de lui dans ses singularités. Il l'épouse, quoiqu'elle soit promise, par le Marquis, son pere, à un neveu de Sanspair, qui donne aussi sa sœur au frere de la Comtesse,

quoiqu'il soit promis, de même, à une autre jeune personne, par le Marquis, et que cette sœur de Sanspair ait été également promise à un Baron provincial, son cousin.

Cette Pieee fut présentée aux Comédiens du vivant de Destouches, et prête à être jouée, à ce qu'il nous apprend, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant, en l'imprimant, mais il perdit, tout-à-coup, l'envie de la mettre au Théatre, et se contenta de la publier par l'impression. Ce ne fut que dix ans après sa mort que le Comédien Bellecourt, après y avoir fait quelques changemens, et se proposant d'en remplir le principal personnage, engagea ses camarades à en risquer la représentation. Elle fut jouée six fois, sans beaucoup de succès, parce qu'en effet elle en méritoit peu, et elle n'a pas été reprise depuis.

Le jeune Homme à l'épreuve, Comédie, en cinq actes, en prose, non représentée sur le Théatre de la Capitale, et imprimée, à Paris, en 1751, *in*-12, et dans les éditions suivantes des Œuvres de l'Auteur.

Géronte, riche Bourgeois de Paris, a un fils, nommé Léandre, qui vit dans la débauche et dans la plus grande dissipation; et, pour éprouver s'il est susceptible de se corriger, un ami de Géronte lui propose de faire croire que les dépenses excessives

de Léandre l'ont ruiné entiérement et réduit à la plus affreuse misere. Léandre qui, malgré ses défauts de jeunesse, a un bon cœur, est si désolé de l'état malheureux où il est persuadé d'avoir mis son pere qu'il est prêt, pour s'en punir, à terminer ses jours; mais auparavant il veut vendre tous ses bijoux, même ses habits pour lui en laisser le produit, en le joignant à quelques sommes qu'il a prêtées à des camarades de débauches, et qu'il touche, croyant les recevoir sur l'escompte de leurs billets. C'est un des moyens d'épreuves qu'emploie l'ami de Géronte, à l'aide du valet de Léandre, dont le repentir paroît si sincere qu'il obtient son pardon, avec la certitude que la fortune de son pere n'est point épuisée; et, pour le lui prouver, ainsi que le retour de ses bontés, Géronte l'unit à une jeune personne, fille d'un de ses amis, qui est mort, après la lui avoir confiée, que Léandre aime et de laquelle il est aimé. Pour récompenser aussi le valet de Léandre de la part qu'il a eue dans l'heureux changement de son maître, Géronte le marie à la suivante de la jeune personne.

Cette Piece, qui est d'un comique un peu bas, se joue dans les Provinces, avec quelque succès. On l'y a hasardée, depuis la mort de Destouches; mais nous ne croyons pas qu'elle pût réussir sur le Théatre de Paris.

Le Mari confident, Comédie, en cinq actes, en vers, non représentée; imprimée dans l'é-

dition des Œuvres de l'Auteur faite au Louvre, *in*-4°., en 1758, et dans toutes les éditions suivantes.

Un Baron, veuf, qui a deux filles et un fils, a marié sa fille aînée à un Comte de Forville, quoiqu'elle aimât un jeune Militaire, le Marquis de Florange, et qu'elle en fût aimée Ce mariage s'est fait à Paris, pendant que Florange s'en est éloigné, pour se rendre à son Régiment, et le Baron a amené ensuite les deux nouveaux époux, avec sa seconde fille, dans une Terre qu'il a près de Paris. Florange, à son retour, a écrit à la Comtesse, et lui demande un entretien pour lui reprocher son infidélité. Le Comte, apprenant le sacrifice que son épouse lui a fait, exige qu'elle réponde à Florange, qu'elle reçoive sa visite et qu'elle essaie à le consoler, en s'excusant à ses yeux sur la violence que le Baron a exercée envers elle. Mais Julie, sœur de la Comtesse, est aussi amoureuse de Florange, et elle prie la Comtesse de feindre, au contraire, qu'elle l'a tout-à-fait oublié, afin que, par dépit, il lui offre, à elle, son hommage et sa main. Le Baron et le Comte consentent à ce stratagême; et la Comtesse se voit contrainte à employer ce moyen, si pénible à son cœur, pour servir la passion de Julie et ôter à Florange tout prétexte de la refuser. Julie, sous des habits d'homme, et se faisant passer pour le Chevalier, son frere, absent, enflamme, en effet, Florange

pour elle, en lui disant qu'il voit la jeune sœur dans les traits du prétendu Chevalier ; et la vanité, venant aider le dépit et le commencement du penchant dans l'esprit de Florange, l'engage, enfin, à demander à être uni à Julie, qui se trouve, à l'instant même, l'objet de la recherche d'un Duc. Elle borne son ambition à obtenir Florange, qui l'épouse, et la Comtesse ne peut s'empêcher de finir par aimer le Comte, des procédés duquel elle n'a eu qu'à se louer, depuis qu'il est son mari.

Cette Piece, qui n'a jamais été risquée sur aucun Théatre, auroit pu l'être aussi bien que *Le jeune Homme à l'épreuve*, et nous pensons qu'elle étoit plus susceptible d'y réussir, par le ton du comique noble, par le charme du style et par la facilité de la versification qui y regnent, d'un bout à l'autre.

L'Archi-Menteur, ou *Le vieux Fou dupé*, Comédie, en cinq actes, en vers, non représentée ; imprimée dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, faite au Louvre, *in*-4°., en 1758, et dans toutes les éditions suivantes.

Un vieux Marquis, vivant dans une de ses Terres, près Paris, avec son épouse, le Comte, leur fils, et leur fille, nommée Julie, qu'il est sur le point de marier à un Baron, personnage ridicule, et son voisin, à la sœur duquel il a promis aussi d'u-

nir le Comte, devient amoureux de cette jeune personne, nommée Clarice, et ose presser le Baron de se prêter à son penchant criminel. La Marquise découvre le projet de cette intrigue scandaleuse, et le Comte, dans l'intention d'en prévenir les suites et de venger sa mere des chagrins que le Marquis lui prépare, invente mensonges sur mensonges, afin de faire prendre le change à son pere dans sa folle entreprise, et d'accélérer son mariage avec Clarice, qu'il aime. Mais un de ses amis, auquel il s'est confié pour l'aider dans plusieurs stratagêmes qu'il emploie à tromper son pere et à rompre ses mesures, le trahit, lui-même, et se fait aimer de Clarice. De son côté, Julie est aimée d'un jeune Officier, nommé Monval, qu'elle aime, et que l'on a fait passer pour avoir été tué dans un combat sur mer, afin de la déterminer à épouser le Baron, qu'elle ne peut souffrir. Cependant Monval, de retour de l'expédition navale à laquelle il étoit allé, réclame ses droits sur Julie, et écarte facilement le Baron, son imbécille et poltron de rival. Le Marquis, déchu de ses coupables espérances sur Clarice, qui sont connues et punies par la Marquise, est forcé de consentir à l'union de Julie avec Monval, et celui-ci propose une de ses sœurs au Comte, pour le dédommager de l'infidélité de Clarice; ce qui est accepté, et cette derniere épouse son nouvel amant.

Nous pensons que Destouches a sagement fait de ne pas hasarder cette Comédie au Théatre, où sûrement

ment elle n'auroit pu avoir un succès satisfaisant pour lui, le fond du sujet en étant extrêmement vicieux, et le style, en général, ne nous en paroissant pas propre à racheter ce défaut capital; aussi, depuis sa mort, n'en a-t-on pas encore osé tenter l'épreuve dangereuse, que vraisemblablement on ne tentera jamais.

Le Dépôt, Comédie, en un acte, en vers, non représentée; imprimée dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, faite au Louvre, *in* 4°., en 1758, et dans toutes les éditions suivantes.

Géronte, Gentilhomme veuf, sans beaucoup de fortune, ayant un fils et une fille, et s'étant retiré dans une Terre, qui lui appartient, aux environs de Paris, avec Angélique, sa fille, est sur le point de la marier à un Comte, Petit-Maître, neveu d'un Baron, son voisin, et, depuis peu, son ami, lorsque son fils lui propose pour gendre un Marquis, Gascon, plus fat encore que le Comte. Mais Angélique aime un jeune homme, nommé Clitandre, d'une famille anciennement liée d'amitié avec celle de Géronte, et elle est tellement aimée de Clitandre, qui n'est pas riche, non plus qu'elle, qu'il est passé à la Martinique, où il avoit ses parens, gros propriétaires, dans l'intention et avec l'espérance d'y acquérir une fortune considérable, afin de venir ensuite la lui offrir. Clitandre, au lieu de s'être en-

richi dans le nouveau monde, y a perdu ses parens et tout ce qu'ils y possédoient, par les suites d'une guerre fâcheuse, dont ils ont été victimes ; et il revient en France, dans l'état le plus déplorable, au moment où l'on veut contraindre Angélique à lui être infidelle Ses malheurs et leur cause ne le lui rendent que plus cher ; mais Géronte ignoroit leur inclination mutuelle lorsqu'il s'est engagé avec le Comte. Cependant, il est dépositaire d'une somme de six cents mille livres, qu'une tante de Clitandre lui a confiée, pour lui, en mourant, et il lui remet ce dépôt. Clitandre qui n'a desiré de devenir riche que pour rendre Angélique heureuse ne veut l'être qu'avec elle ; et il refuse de recevoir ce dépôt si on ne les unit pas ensemble Cet amour généreux et délicat triomphe des arrangemens pris entre Géronte et le Baron, qui fait renoncer le Comte à la main d'Angélique, et Géronte consent alors, avec grand plaisir, au bonheur de sa fille et de Clitandre.

Cette petite Comédie, qui n'est pas tout-à-fait sans mérite, quoique le fond en soit très-léger et le style fort négligé, auroit pu être risquée à la scene, sans prétention, comme beaucoup d'autres, de ce genre ; et quelle qu'eût été sa réussite, elle n'auroit pu faire tort à la réputation de Destouches, si elle n'avoit pas paru devoir concourir à y ajouter.

Destouches avoit encore composé une Comédie en cinq actes et en vers, sous le titre du

Faux Misantrope ; mais elle n'a jamais été représentée, ni imprimée, et l'on ne sait ce qu'elle est devenue. Cela paroît d'autant plus étonnant qu'il a conservé et que l'on a imprimé, dans l'édition de ses Œuvres, faite au Louvre, en 1758, et dans les autres éditions qui ont suivi celle-ci, des fragmens d'une autre Comédie intitulée *Le Prothée.* Il avoit fait le plan et versifié les quatre premieres scenes du premier acte de cette Piece, qui, vraisemblablement, en auroit eu cinq. Dans une Lettre adressée à un Abbé de ses amis, et qu'on a imprimée au-devant de ces quatre scenes, il dit que son Prothée auroit été une espece de Caméléon, comme Le Complaisant, attribué long-tems à Delaunay, et que l'on sait être de Pont-de-Veyle ; mais que l'Auteur de cette Comédie du *Complaisant* ayant traité son sujet, à-peu-près comme il vouloit traiter le sien, cela le lui fit abandonner. Il a conservé aussi, et l'on a imprimé, dans ses Œuvres, des fragmens de trois Pieces dont il avoit fait les plans et commencé le dialogue pour un jeune Gentilhomme, de ses amis. Chacune de ses esquisses est précédée et suivie

de Lettres adressées à son jeune éleve, et dans lesquelles il lui donne d'excellens conseils sur l'Art Dramatique. Dans l'une de ces Lettres il parle de son *Faux Misantrope*, comme d'une Piece qu'il devoit faire jouer, sur le succès de laquelle il comptoit beaucoup, et dont le cinquieme acte, qu'il avoit refait jusqu'à trois fois, lui avoit donné infiniment de peine. Chaque sujet de ces trois Pieces étoit un caractere, et même calqué chacun sur un original connu dans les sociétés que Destouches et son éleve fréquentoient, à Paris, si nous en croyons les Lettres, qu'il a mises au-devant et à la suite, de chacune de ces trois Pieces, qui portoient pour titres les noms de leurs caracteres; la premiere celui de *L'Aimable Vieillard*, la seconde celui du *Tracassier*, et la troisieme celui du *Vindicatif*. Il avoit fait, en prose, le premier acte de la premiere, et les trois premieres scenes de la seconde, et il n'avoit fait que les deux premieres de la troisieme, mais il les avoit versifiées. Ces trois Pieces ont été achevées par l'éleve de Destouches, à ce qu'il nous apprend dans une note, mais elles n'ont jamais été jouées,

ni imprimées en entier, car le jeune Auteur, brûla ses manuscrits pendant une maladie sérieuse qu'il eut du vivant de Destouches, nous dit celui-ci, sans le faire connoître davantage.

Destouches, pour plaire à une Marquise, de ses amies, traduisit, en vers françois, cinq scenes de la Comédie Angloise intitulée *La Tempête*, de Shakespéar, et on les a imprimées dans ses Œuvres, avec une Lettre qu'il adressa alors à cette Marquise, qu'il ne nomme pas, et dans laquelle Lettre il indique le sujet de la Piece entiere. Les cinq scenes qu'il en a traduites roulent sur l'éloignement que l'on veut inspirer à un jeune homme pour les femmes, et à deux jeunes personnes pour les hommes, et sur les obstacles puissans que la nature apportent bientôt à ce plan d'indifférence des deux côtés.

On attribue encore à Destouches une Comédie, en un acte, en prose, intitulée *La Fausse Veuve*, ou *Le Jaloux sans jalousie*, qui fut jouée, au Théatre François, le 20 Juillet 1715, et n'eut que cinq représentations, avec peu de

succès ; mais il l'a désavouée formellement, dans une Lettre qu'il adressa, le 4 Mars 1751, à M. Cizeron Rival, son ami, et que ce dernier cite dans un Ouvrage qu'il a publié, à Lyon, en 1765, sous le titre de *Récréations Littéraires*, ou *Anecdotes et Remarques sur différens sujets*. On ne sait, au surplus, de qui est véritablement cette Comédie de *La Fausse veuve*, dont nous ne connoissons pas même le fond du sujet, parce qu'elle n'a jamais été imprimée, et qu'aucun des Historiens des Théatres ne nous le fait connoître.

LE TRIPLE MARIAGE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

SUJET
DU TRIPLE MARIAGE.

« UN homme, d'un âge avancé, pere d'un fils et d'une fille, qui avoient aussi déja passé le printems de leur âge, s'avisa d'épouser (à Paris) en secret, une jeune personne, qui, au bout de quelques mois, l'engagea à déclarer son mariage. Le bonhomme jugea à propos de faire cette confidence à la fin d'un grand repas, où il avoit invité ses plus intimes amis, son fils, sa fille et les parens de sa femme. Son fils, après l'avoir félicité sur le choix qu'il avoit fait, ajouta qu'il étoit dans le même cas, en montrant une très-jolie personne qui étoit de l'assemblée, et qu'il avoit épousée, depuis quelques années. La fille du bon-homme fit un pareil aveu, pour un Cavalier de la même compagnie. Le pere, un peu surpris, mais se rendant justice, approuva ce que ses enfans avoient fait; et l'on but une santé générale à ces trois mariages. »

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE TRIPLE MARIAGE.

Les freres Parfaict, qui, dans leur *Histoire du Théatre François*, rapportent cette petite historiette, citée ci-dessus, comme faisant le fond du sujet de la Comédie du *Triple Mariage*, et dont on prétend que le célebre Marquis de Saint-Aulaire, l'Anacréon du siecle de Louis XIV, étoit le principal héros, disent que « ce fut cette petite aventure de famille, arrivée à Paris, peu de tems avant la représentation de cette Comédie, qui en fit naître l'idée à Destouches. » Quelques personnes ont cru, depuis, que ce fut le Marquis de Saint-Aulaire qui la lui suggéra, lui-même.

Quoi qu'il en soit, « Destouches, en employant ce canevas, l'a brodé avec bien de l'art,

ajoutent les freres Parfaict. Il regne dans la Comédie du *Triple Mariage* une gaieté et un comique qui ont mis cette Piece au rang de celles de Moliere, par l'agrément avec lequel le Public la reçoit, toutes les fois qu'on la represente. »

Ce ne peut être, sans doute, qu'aux Pieces d'un acte de Moliere, que les freres Parfaict prétendent comparer cette petite Comédie ; et l'on sait que ce ne sont pas les meilleures de cet Auteur incomparable.

Au reste, il nous apprennent qu'elle n'eut, cependant, que sept représentations, de suite, dans sa nouveauté, avec un Divertissement, dont la musique étoit de Gilliers.

Le Grand, le pere, refit, depuis, la musique de ce Divertissement, et la Piece fut reprise, le 7 Avril 1739, avec succès ; et elle est restée au Théatre.

Voici le jugement que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* portent de cette petite Comédie.

« Un comique fin, naturel et saillant ; une action soutenue, une intrigue concertée avec

art et dénouée avec esprit ; de la très-bonne plaisanterie : c'est ce qu'on peut dire de ce charmant badinage, que le Public revoit toujours avec plaisir. »

LE TRIPLE MARIAGE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 7 Juillet 1716.

PERSONNAGES.

ORONTE, vieillard.

ISABELLE, fille d'Oronte.

VALERE, fils d'Oronte.

CLÉON, mari d'Isabelle.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

LA COMTESSE DE LA RUFFARDIERE.

JULIE, épouse de Valere.

CÉLIMENE, épouse d'Oronte.

PASQUIN, valet de Valere.

LÉPINE, valet de Cléon.

JAVOTTE, petite fille.

Troupe de Danseurs et de Danseuses.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Oronte.

LE TRIPLE MARIAGE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, *seul.*

NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte. Je l'ai pleurée, pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret, d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, et qui vouloit disposer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage Je croyois que sa mort me laisseroit libre ; je suis esclave de mes enfans, qui m'obligent à me contraindre et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer, sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils, plus grand que moi. Quelle mortification pour un pere qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde! J'ai une fille, aimable et bien faite ; elle ne veut point se faire Religieuse. Il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un pere qui aime son bien plus que sa fille! Quel parti dois-je prendre? Il faut

que je tâche de les amuser encore quelque tems, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

SCENE II.

NÉRINE, ORONTE.

NÉRINE.

QU'EST-CE que cela veut dire, Monsieur? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers! Ils ont déja vuidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là?

ORONTE.

Ce sont des Danseurs et des Musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des Templiers!

ORONTE.

Eh! bien, ne font-ils pas leur métier?

NÉRINE.

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, Monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique? Est-ce que vous donnez le Bal ce soir?

ORONTE.

Oui, mon enfant; je veux donner une espece

de Bal chez moi, ou plutôt un petit Concert, mêlé de danse. C'est pour cela que j'ai fait venir ces Danseurs et ces Musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin, car s'ils continuent, comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne-heure. Eh! comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissemens?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela; et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement, comme celui-là, contribueroit beaucoup à sa convalescenee.

NÉRINE.

Il est vrai que la Musique et la Danse ont quelque chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit-là précisément ce qu'il faudroit à Mademoiselle votre fille, pour rétablir entiérement sa santé.

ORONTE.

Oh! je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un mari?

NÉRINE.

Sans doute. Un mari est un baume spécifique, qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne; elle est trop vertueuse....

NÉRINE, *l'interrompant.*

Eh! pour être vertueuse est-ce qu'on souhaite moins un époux? Au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposé, par exemple, que vous ayiez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été.

ORONTE.

Eh! bien?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soyiez arrivé au gîte, où l'on vous attend, avec d'agréables rafraîchissemens?

ORONTE.

Belle supposition!

NÉRINE.

N'est-il pas vrai, que si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la derniere extrêmité. Songez-y bien, Monsieur, on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire; je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les Médecins y ont perdu leur latin; et c'est plutôt par miracle que par leurs remedes qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle soupiroit jour et nuit. Elle répandoit souvent des larmes. Elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement, qui faisoit craindre pour sa vie. Morbleu! Monsieur, je m'y connois: ce sont-là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela, dans un siecle où les filles sont si prématurées? Eh! fi donc, vous n'y pensez pas!

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet. Tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement.

(*Il sort.*)

SCENE III.

NÉRINE, *seule.*

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer....

SCENE IV.

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

Mon pere sort d'ici. Que te disoit-il ?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement ?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier ?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penser ?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille ; et quand on l'est si long-tems, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à M. votre pere de belles réflexions sur ce sujet !

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard ?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feue ma mere m'avoit bien prédit que si elle mouroit la premiere, je courrois risque de n'être mariée de long-tems.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction Mort de ma vie, Mademoiselle, il faut faire un effort!

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse?

NÉRINE.

Déclarer vos sentimens à M. votre pere. Lui dire, tout net, qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-tems.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayiez la force de ne vous point marier, et d'attendre patiemment que le bonhomme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là?

ISABELLE.

Quel seroit ce parti?

NÉRINE.

De jetter les yeux sur quelque honnête homme ; de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier, en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là ?

NÉRINE.

Ma foi ! Mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Quand un pere a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir, soi-même, à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon ?

ISABELLE.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion !

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre ; car tu me perdrois, en effet, si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens !

ISABELLE.

Je t'avoue, premiérement, que j'aime Cléon, de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille, sur-tout, ne doit jamais s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

NÉRINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi! Mademoiselle, il y a long-tems que l'amour et le mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs sermens que sur les vôtres!

ISABELLE.

Cesse de plaisanter. Cléon et moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire ?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui ?... Oh ! j'ai bien peur que vous ne vous soyiez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

NÉRINE.

Vous le saurez ; poursuivez seulement ?

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, et que, d'ailleurs, il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentiroit mon pere, sans lui nommer, cependant, la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NÉRINE.

Bon ! *Nescio vos* ?

ISABELLE.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon ! En un mot, il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

NÉRINE.

Mort de ma vie ! voilà un pere qui mériteroit bien que sa fille se mariât toute seule !

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti?

NÉRINE.

Moi? je me serois mariée dix fois pour une!

ISABELLE.

Eh! bien, ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrettement; mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas! mon bonheur ne dura pas long-tems; mon pere s'alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante: il m'ordonna de les cesser, il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au désespoir, et mon chagrin me jetta dans une maladie, qui m'a pensé faire mourir!

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider.... (*Voyant entrer Cléon et L'Epine, déguisés en Danseurs, et qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*) Mais, que vois-je?

SCENE V.

CLÉON, L'ÉPINE, ISABELLE, NÉRINE.

L'ÉPINE, *ivre, à Cléon, bas.*

ALLONS, Monsieur, du courage! il faut faire main-basse sur ces deux filles-là!

CLÉON, *bas.*

Tais-toi, maraud ! et songe à demeurer dans le respect.

L'ÉPINE, *bas.*

Ma foi ! j'ai bien bu. Le respect et le vin ne vont gueres de compagnie !

CLÉON, *à part.*

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets..... (*A L'Epine, bas.*) Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi !

ISABELLE, *bas, à Nérine.*

Qui sont ces gens-là, Nérine ?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces Danseurs que M. votre pere a fait venir. Ils se sont habillés pour venir vous divertir, apparemment.

L'ÉPINE.

Oui, mes Princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE, *à part.*

Je connois ce visage-là.

L'ÉPINE.

Visage ! oh ! visage, vous-même.

CLÉON, *bas, à L'Epine.*

Te tairas-tu ?

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je ? C'est la voix de Cléon !... C'est lui que j'apperçois. Ah ! Ciel !

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chere Isabelle ! Oui,

c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insurmontables, pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement! Ma joie est si grande que j'ai peine à parler; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon pere ne vous surprenne!

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure! Ce déguisement me cache si bien à ses yeux qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Eh! comment avez-vous fait pour vous introduire céans?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisoit venir chez lui des Danseurs et des Musiciens. Je les ai engagés, par quelque argent, à m'y introduire, comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que L'Épine fût de la partie, pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal : je m'en tire passablement bien; et nous devons paroître, l'un et l'autre, dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Eh! comment L'Épine pourra-t-il vous seconder? Il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L'ÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais

l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi! j'étois né pour être Musicien.

NÉRINE.

Il y paroît! tu t'es fort bien accommodé là-bas!

ISABELLE, *à Cléon.*

Cet homme-là vous découvrira infailliblement!

L'ÉPINE.

Eh! fi donc. Est-ce que je ne sais pas bien que M. votre pere, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir, malgré M. votre pere. Par conséquent, il faut que mon maître vous voie, sans que M. votre pere le voie; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie, tous deux, sans rien voir... Allons, mes enfans; profitons de l'occasion. Voilà la partie quarrée, Faites tous deux la belle conversation, (*Montrant Nérine.*) pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

ISABELLE, *à Cléon.*

Votre valet me cause de terribles inquiétudes!

CLÉON, *à L'Epine.*

Maraud! si tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors!... (*A Isabelle,*) Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chere Isabelle!

L'ÉPINE, *à Nérine, en l'embrassant.*

Ni moi sans t'embrasser, ma chere Nérine!

CLÉON, *à Isabelle.*

Puisque le Ciel me procure ce bonheur, il sera

suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire, depuis si long-tems ; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie ; (*Se jettant à ses pieds.*) c'est la grace que je vous demande, à genoux.

ISABELLE, *voulant le relever.*

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon. Si on vous surprenoit en cet état, tout seroit perdu !

CLÉON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez,...

NÉRINE, *l'interrompant, et le faisant relever, à la hâte, mais non sans qu'il soit vu par Javotte aux pieds d'Isabelle.*

Paix ; j'entends quelqu'un.

SCENE VI.

JAVOTTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

JAVOTTE, *à Isabelle.*

AH ! ah ! ma sœur, je vous y attrape ! Un homme à vos genoux ! Cela est fort joli, vraiement ! Eh ! là, là, patience !

ISABELLE, *bas, à Cléon.*

Je suis au désespoir ! elle ira tout dire à mon pere.

L'ÉPINE, *à part.*

Peste soit de la petite carogne !

NÉRINE, *à Javotte.*

Que cherchez-vous ici, Mademoiselle?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas! Vous avez chacun le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi!

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervellée?

JAVOTTE.

Eh! oui, oui, petite écervellée... (*Montrant Cléon.*) Ce Monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs?..., (*Montrant L'Epine.*) Celui-ci ne caressoit pas Nérine?... Qu'ils sont rusés!

L'ÉPINE.

Parlez donc, petite fille; si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet? Ah! ah! voyez donc!

L'ÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges, tout-à-l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet!

L'ÉPINE.

Ivrogne? Voilà une petite masque qui connoît bien ses gens!

NÉRINE.

Écoutez petite fille; n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises. C'est M. votre pere qui a fait venir ces Messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir; mais c'est pour danser, et non pas pour vous faire l'amour.

ISABELLE.

Comment! vous avez l'insolence?....

JAVOTTE, *l'interrompant*

Allez, allez, je commence déja à m'y connoître. Faire le langoureux, se jetter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

CLÉON, *à Isabelle.*

Voilà une petite personne bien dangereuse!

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

NÉRINE.

Votre papa?

JAVOTTE.

Oui, vraiement. Il falloit voir comme il faisoit le jeune homme! Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, et je lui reprocherai cela quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant!

NÉRINE, *à part.*

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue!

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts; car il ne tient qu'à moi de vous faire endéver, et de me venger de ma sœur,

qui me traite comme un enfant, et qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh! bien, vous passerez la premiere, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon! je passerai la premiere! Vous aurez bien cette patience-là!.. (*Montrant Cléon.*) Allons, allons, ma sœur, prenez vîte ce Monsieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que Monsieur est un Danseur, et qu'il ne me convient pas....

JAVOTTE.

Eh! oui un Danseur.... Quel Danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque; je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes folle.

JAVOTTE.

Eh! non, je ne l'ai pas vu là-bas qui buvoit avec les Musiciens. Je ne l'ai pas écouté, sans qu'il y prît garde. Il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent; qu'il vouloit passer pour un de leurs camarades, qu'il seroit si fâché, si fâché si mon papa le voyoit!.... Oh! puisqu'il craint tant mon

papa, il faut que ce soit votre amant, car mon papa ne veut pas que vous en ayiez. Il a grand tort, car je crois que cela est fort divertissant!

ISABELLE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rièn, ma sœur; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il sera rentré; mais à condition que vous m'aiderez aussi quand je serai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE, *à Javotte.*

Et moi aussi.

(*Javotte sort.*)

SCENE VII.

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Isabelle.*

VOILA une petite fille qui promet beaucoup! Une enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrete!

ISABELLE, *à Cléon.*

Je vous avoue que je suis dans une véritable in-

quiétude, et je crois qu'après ce qui nous vient d'arriver, il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et, moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que la petite fille ne dira rien. Ah! qu'elle sera bonne à marier! Que de talens elle aura pour dépayser un jaloux! Ce sera du bien perdu, car les maris en ce pays-ci sont les meilleurs gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesses pour les attraper!

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir que de faire des réflexions aussi ridicules!

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près qu'elle ne parlera point à M. votre pere.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE, *appercevant Oronte.*

Par ma foi! le voici, lui-même.

ISABELLE, *avec effroi.*

Ah! nous sommes découverts!

L'ÉPINE.

Garre les étrivieres!

SCENE VIII.

ORONTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

ORONTE, *à Isabelle.*

Bon jour, ma fille. Comment te portes-tu ?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon pere.

NÉRINE, *à Oronte.*

Je gage que c'est Mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie, avec toi, pour aller faire quelques emplettes au Palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle.... Mais Mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée, et, comme elle a beaucoup de goût pour la danse, (*Montrant Cléon et L'Epine.*) j'ai fait venir ici ces Messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait !

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

ORONTE.

Ils ont fort bon air, l'un et l'autre!

L'ÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes!

(*Il veut faire une pirouette et tombe sur Oronte.*)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît!

NÉRINE.

Ils sont si ivres, tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas! Je vous avois bien prédit que cela arriveroit!

L'ÉPINE, *à Oronte.*

Franchement, M. Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et si je n'étois pas aussi sobre que je suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné!

L'ÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse.... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, M. Oronte?

ORONTE.

Non, mon enfant; vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L'ÉPINE.

Vous êtes homme de bon conseil! Tope à dormir!

ORONTE, *à Nérine.*

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'ÉPINE.

Il n'en pense pas moins ! Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc ! son maître ?

L'ÉPINE.

Eh ! oui, parbleu ! je ne suis que son Prévôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde ; et, si vous voulez, il montrera à danser à Mademoiselle votre fille ?

ORONTE, *à Isabelle.*

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui ?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon pere ; mais, si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde !

ORONTE.

J'y consens volontiers.... (*A Cléon.*) Je vous retiens pour montrer à ma fille. Elle a déja de bons principes !

L'ÉPINE.

Tant pis ! Mon maître veut toujours commencer ses écolieres.

CLÉON, *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine ; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plutôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Eh ! à qui la donnez-vous, s'il vous plaît ?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié ? Fi donc ! vous vous moquez ?

ORONTE.

Comment ! ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien-aise d'être mariée ?

NÉRINE.

Oui, Monsieur ; mais croyez-vous, de bonne-foi, qu'un homme qui a étudié avec vous soit capable de lui rendre la santé ?

ORONTE.

M. Michaut s'offre à la prendre, sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici, tout à-l'heure, et je m'en vais le recevoir.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *à Isabelle, ironiquement.*

MADAME Michaut, je suis votre très-humble serviteur !

CLÉON.

Traître ! est-il tems de plaisanter ?

ISABELLE.

Ah ! Cléon, qu'allons-nous devenir !

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture !

ISABELLE, *à Nérine.*

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous ; et ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes !

ISABELLE.

Ah ! si mon frere étoit à Paris, il m'aime ; mon pere a beaucoup d'égards pour lui : nous lui confierions notre secret, et il pourroit nous secourir ; mais il est à la campagne, depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu! vous voilà bien embarrassés! J'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner, dans l'état où te voilà?

L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit, à moi. Silence! je vais parler.

CLÉON.

Voyons?

L'ÉPINE, *montrant Isabelle.*

Premiérement, il faut que Mademoiselle s'explique avec M. Oronte, et qu'elle lui dise, avec beaucoup de politesse et de douceur : « M. mon pere, vous » ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que » vous faites. »

NÉRINE.

Beau début!

L'ÉPINE, *à Cléon.*

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux roquentin qu'on veut faire épouser à Mademoiselle.

CLÉON.

Eh! bien, que lui dirai-je?

L'ÉPINE.

Vous le prierez, très-honnêtement, car je veux de l'honnêteté par-tout, moi, de sortir d'ici, tout le plutôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment !

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux !

CLÉON,

Comment ! tant mieux ?

L'ÉPINE.

Oui, vraiement, nous en serons plutôt défaits ; car, sur le refus qu'il fera de passer la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON,

Eh ! tais-toi, maraud ! et laisse-nous en repos consulter....

(*Pasquin crie derriere le Théâtre ;* « Tayaut ! Brif-» faut ! » *et l'on entend donner du cor.*)

NÉRINE, *à part.*

J'entends quelqu'un.... C'est la voix de Pasquin !

ISABELLE.

Ah ! si c'est lui, mon frere n'est pas loin.

NÉRINE.

Retournez à votre appartement, Mademoiselle.... (*A Cléon et à L'Epine.*) Vous, Messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valere n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, et je veux vous unir, tous ensemble, pour déranger les projets de M. votre pere.

ISABELLE.

C'est bien dit !.... (*A Cléon.*) Il faut la laisser agir. Ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON, *a Nérine.*

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

(*Isabelle rentre dans son appartement, et Cléon et L'Epine sortent.*)

SCENE X.

PASQUIN, *en habit de Chasseur et tenant un cor de chasse ;* NÉRINE.

PASQUIN, *criant, en entrant, sans voir, d'abord, Nérine.*

TAYAUT ! tayaut ! Briffaut !

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens ? Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin ! T'es-tu bien diverti ?... Parle donc ?

PASQUIN, *criant encore, sans lui répondre.*

Tayaut ! tayaut ! Briffaut !

NÉRINE.

Eh ! à quoi bon tout ce bruit de chasse ? As-tu perdu l'esprit, mon enfant ?

PASQUIN.

Non, ma chere, je suis aussi sage que de coutume... M. Oronte n'est-il pas ici ?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément ?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme !

PASQUIN, *courant autour du Théatre, et criant.*

Tayaut ! tayaut !....

NÉRINE.

Eh ! mort de ma vie, finis donc, et ne m'étourdis pas davantage ! Quelle diable de musique est-ce là ?

PASQUIN.

Crois-tu que M. Oronte m'ait entendu ?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi.... (*On donne du cor, au-dehors.*) Mais, qu'entends-je ? Autre bruit de chasse ?.... Est-ce que nous sommes au tems des Fées, et m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois ?

PASQUIN.

Ah ! ma chere, je voudrois te tenir en fin fond de forêt !

NÉRINE.

Pourquoi ? Pour me couper la gorge ?

PASQUIN.

Non, mon enfant; tu n'en mourrois pas.

(*On donne encore du cor, au-dehors.*)

NÉRINE.

On redouble.... Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'anti-chambre de M. son pere.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie?

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Est-ce que ton maître veut insulter son pere? Rêvez-vous? Etes-vous possédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à M. Oronte que nous sommes allés à la campagne, pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiement oui; nous n'avons rien laissé à la Vallée, ni chez les Rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire ?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du Château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au pere de mon maître. Nous n'avons été qu'à un Village, à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là, pendant huit jours ?

PASQUIN.

La peste ! nous avons fait de bonne besogne !... mais c'est un secret, qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler ; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh ! le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est.... Mon maître.... Alte-là ! M. Pasquin ! vous allez faire une sottise !

NÉRINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi, pour ta maîtresse ?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les regles ; mais je songe, en même-tems, que ma maîtresse est fille. Qui dit fille suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus

grand secret, ou à crever ; dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien. Je suis plus forte qu'un homme ; moi, sur la discrétion. Parle, ou je rompts avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible!.. (*A part.*) Allons, il faut parler.... Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là.... (*A Nérine.*) Personne ne peut-il nous entendre?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne sont pas ici des jeux d'enfans!

NÉRINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on découvroit le mystere, mon maître pourroit être déshérité. Cela va là, tout au moins!

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et, moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là!

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité!.... D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons.... (*Appercevant Oronte.*) Malepeste!

voici le bon-homme.... Il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet.... Laisse-nous.... J'irai te rejoindre, tout à-l'heure.

(*Nérine sort.*)

SCENE XI.

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, *à part, sans voir d'abord Pasquin.*

ME jouer de la sorte !

PASQUIN, *à part.*

Il paroît en colere !

ORONTE, *à part.*

Me débiter, avec effronterie, une pareille histoire !

PASQUIN, *à part.*

Serions-nous découverts ?

ORONTE, *à part.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du Château de Clitandre !

PASQUIN, *à part.*

La mine est éventée !

ORONTE, *à part.*

Je voudrois bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN,

PASQUIN, *à part.*

Il n'y manquera pas!

ORONTE, *l'appercevant.*

Plaît-il?... Ah! vous voilà! Je suis bien-aise de vous trouver ici, M. le coquin!

PASQUIN.

Bon jour, Monsieur!.... Comment vous portez-vous?

ORONTE.

Ce ne sont pas-là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur. L'intérêt que je prends à votre chere santé fait que, dans le moment où je suis éloigné de vous, mon cœur, prévenu des sentimens de la plus vive tendresse.... se livre à des inquiétudes... dont l'excès tendre et passionné.... Enfin, vous vous portez bien, et je m'en réjouis!

ORONTE.

Traître! il n'est pas question de tout ce galimathias, et il faut que tu me dises....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au Château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh ! bien, c'est la vérité.

ORONTE, *à part.*

Ne l'avois-je pas prévu qu'il me soutiendroit cela ?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité je ne crains personne.

ORONTE, *à part.*

J'admire l'effronterie de ce pendard !

PASQUIN, *voulant s'esquiver.*

Oh ! puisque vous vous fâchez....

ORONTE, *l'interrompant et le retenant.*

Demeure, où je t'assomme !

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service ? Vous n'avez qu'à parler ?

ORONTE.

Et, toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons ?

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile ! Je prends les deux pistoles.

ORONTE, *tirant sa bourse et lui donnant de l'argent.*

Les voici.

PASQUIN, *prenant l'argent et voulant s'en aller.*

Grand' merci, Monsieur !... Je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas ?

PASQUIN.

Oui, vraiement. N'ai-je pas choisi ?

ORONTE.

Eh ! m'as-tu dis ce que je voulois savoir ?

PASQUIN.

Quoi ! Monsieur ?

ORONTE.

Où vous avez passé toute la semaine ? Je sais que ce n'est point au Château de Clitandre. Sa tante, la Comtesse de la Truffardiere, en arrive. Elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir : elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh ! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir, en face, une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change; mais tu n'y réussiras pas. Je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN,

Oh ! volontiers, c'est mon caractere à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon Apôtre !

PASQUIN,

Or donc, pour vous dire la vérité,...

ORONTE, *l'interrompant.*

Le traître va mentir.... mais compte que cela ne servira de rien ; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ?

ORONTE,

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh ! fi ! Monsieur, où est l'honneur ? où est la probité ? Je veux de la bonne-foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien, sinon je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot ?.... Je te roserai !

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de Sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE, *à part.*

Voilà un insigne maraud !

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh ! bien, je demeure d'accord que tout ce que je sais, c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela ?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas?

PASQUIN, *lui présentant l'argent qu'il lui a donné, et lui offrant de le lui rendre.*

Voilà votre argent. Je suis en droit de me taire.

ORONTE, *levant sa canne et le menaçant.*

Et moi en droit de t'assommer.

PASQUIN, *tendant le dos.*

Frappez.... Je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE, *à part.*

Son impudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis.... (*A Pasquin.*) Je t'ordonne de sortir de ma maison, et de ne paroître jamais devant mes yeux.

(*Il s'en va.*)

SCENE XII.

PASQUIN, *seul.*

MA foi ! j'ai soutenu là un rude assaut ! mais je m'en suis tiré galamment ! Allons chercher mon maître.... il est nécessaire de l'instruire.... (*Voyant paroître Valere.*) Le voici justement.

SCENE XIII.

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

QU'AS-TU, Pasquin ?

PASQUIN.

Rien.... Ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir, pour l'amour de vous.

VALERE.

Pour l'amour de moi ? Eh ! qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte ?

PASQUIN.

C'est M. votre pere.

VALERE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes ?

PASQUIN.

Non, vraiement. La tante de Clitandre vient d'assurer M. Oronte que nous n'avons pas approché du Château de son neveu.

VALERE.

Ah ! la vieille folle ! Elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALERE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime, depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle ?

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes !

VALERE, *voyant arriver la Comtesse.*

La voici, qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire ; je vais lui donner son congé.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valere.*

EH! bien, Monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer?

VALERE.

Moi, Madame? je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN, *à la Comtesse.*

Il ne songe pas seulement que vous soyiez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop!.... (*A Valere.*) Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire?

VALERE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat! Je te ferai bien parler!.... Il faut que tu me dises, tout-à-l'heure, où tu as été pendant huit jours? Oseras-tu me soutenir que c'est au Château de Clitandre? Je t'y attendois, infidele! et je me flattois que l'amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'amour de l'y conduire; mais, par malheur, ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés, tous deux.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Et deviez-vous le suivre, ingrat! puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas?

PASQUIN.

Il ne savoit pas les chemins, Madame, ni moi non plus. L'amour est aveugle, à ce que j'entends dire; quand on le prend pour guide, on est sujet à se fourvoyer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimathias est inutile; je veux qu'il réponde, lui-même, à mes questions.

VALERE.

Il vous sied bien, Madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec mon pere. Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi. Je vous aurois éclaircie de tout. Mais, après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

LA COMTESSE, *le menaçant.*

Je ne saurai rien? Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai!

PASQUIN.

Laissez-le là, Madame. C'est un petit opiniâtre, qui ne parlera point; je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

LA COMTESSE.

Eh! bien, parle? Je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer! J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin!

PASQUIN.

Cela est visible! .. Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre?

PASQUIN.

Il y a du pour et du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentimens pour lui. Il en est pénétré de reconnoissance. Avec cela, Madame, je gage, cent louis, contre vous, qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, M le coquin! Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux!

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît! Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes. Au contraire, je les trouve tout-à-fait piquans, quoiqu'ils ne soient pas de la derniere édition.

LA COMTESSE, *à part.*

Il ne pourra jamais m'aimer!.... (*A Valere.*) Me dit-il vrai, perfide?

VALERE, *avec embarras.*

Madame.... en vérité.... je suis dans la confusion, et si mon cœur étoit.... (*A Pasquin.*) Pasquin, explique tout cela à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE, *à Pasquin.*

Il ne pourra jamais m'aimer?

PASQUIN.

Non, Madame.... Mais c'est votre faute, et ce n'est pas la sienne.

LA COMTESSE.

C'est ma faute? Après tout ce que j'ai fait?

PASQUIN.

Cela est vrai. Nous n'en disconvenons pas. Mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté; je ne sais quoi de si grave et de si imposant qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables!

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas?

VALERE.

Tenez, Madame, je vous ai trop d'obligation et je suis trop galant homme pour ne vous pas parler sincérement. Souffrez donc que je vous désabuse,

et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

N'achève pas; perfide! je vois où tend ce discours.

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, Madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort? Moi, j'ai tort? Eh! en quoi, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous!

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi?

VALERE.

Non, Madame.... Mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Eh! à qui donc?

PASQUIN.

PASQUIN.

C'est à M. son pere ; qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins. L'occasion étoit pressante Il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et en protestations. Vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

LA COMTESSE, *à Valere.*

Vous ne dites mot à tout cela, Monsieur?

VALERE.

Ma foi ! Madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, *à la Comtesse.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée !

PASQUIN.

Et moi qui vous parle, je suis en fureur contre lui.... (*A demi-voix.*) Éloignons-nous un peu.

VALERE, *à part.*

Que diable va-t-il lui dire?

(*Pasquin fait passer la Comtesse avec lui du côté opposé à celui où est Valere.*)

PASQUIN, *à demi-voix, à la Comtesse.*

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime, et qui m'adore.

PASQUIN.

Eh! bien, je suis votre homme. Je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE, *le repoussant.*

Retire toi, malheureux!

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre?

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je! je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidele!

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort!

VALERE, *à la Comtesse.*

Eh! qu'ai-je lieu d'appréhender?

LA COMTESSE.

Tout!... Je vais t'épouser, malgré toi.

VALERE.

M'épouser?.... Ah! Madame, serez-vous assez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oui, perfide! je viens de te demander à tòn pere. Je lui ai offert de te prendre, sans un sou. Ma proposition lui convient; il l'accepte: ainsi je serai vengée, de façon ou d'autre! Si tu lui désobéis, j'aurai la satisfaction de te faire déshériter. Si tu prends le parti de m'épouser, tu en seras au désespoir, aussi-bien que la rivale que tu me préferes!...

Je sais que tu me mépriseras quand je serai ta femme ; mais . je me connois , je suis aimable , je le serai toujours et je trouverai mille gens de bon goût , qui seront trop heureux de me consoler. .. Adieu , Monsieur. Faites vos petites réflexions ; mais mettez-vous en tête que je vous épouserai. Je l'ai juré ; cela sera. C'est moi qui vous le dis , et qui suis votre très-humble servante.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

VALERE, PASQUIN.

PASQUIN.

Elle est femme à le faire, comme elle le dit, au moins !

VALERE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle !

SCENE XVI.

ISABELLE , NÉRINE , VALERE , PASQUIN.

ISABELLE, *à Valere.*

Ah ! mon frere , que j'ai besoin de votre secours !

VALERE.

Ah ! ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils !

ISABELLE.

Mon pere me met au désespoir !

VALERE.

Mon pere me veut faire mourir de douleur !

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse M. Michaut !

VALERE.

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse !

ISABELLE.

Il faut que je périsse si je lui obéis !

VALERE.

Il faut que j'expire si je ne lui résiste pas !

NÉRINE.

Voilà qui débute bien ! Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles. Ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances ?

VALERE

Ah ! Nérine, ma sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque tems malheureuse avec un mari qu'elle sera en droit de haïr, mais mon sort est si cruel que je ne saurois suivre les ordres de mon pere, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent !

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas !

VALERE.

Comment donc ?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE, *à Valere.*

Mon frere, ne me déguisez rien ; je vous en conjure !

VALERE.

Ah ! ma sœur, je n'oserois parler ; la moindre indiscrétion me perdroit !

NÉRINE.

C'est tout de même ici ; un mot lâché mal-à-propos est capable de gâter toutes nos affaires !

ISABELLE, *à Valere.*

Croyez-vous, mon frere, que je sois capable de vous trahir ?

VALERE.

Puisqu'il faut ne vous rien céler, ma sœur.... (*A Pasquin*) Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé. Je n'ai pas la force de l'avouer, moi même.

PASQUIN.

Moi, Monsieur ? révéler un secret ! vous me prenez pour un autre.

VALERE, *à Isabelle.*

Tout ce que je vous avouerai, en général, c'est que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas ! mon frere, il ne m'est pas plus permis

qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose !

VALERE.

La dureté de mon pere m'a contraint à prendre de certaines résolutions, dont je ne puis, ni ne veux me dédire !

ISABELLE.

La même raison m'a mis dans la nécessité de consentir à des engagemens, que rien ne peut rompre désormais !

VALERE.

Je suis marié, ma sœur !

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frere !

VALERE.

Ah ! Ciel ! quel est votre époux ?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALERE.

Cléon ?.... Je le connois. Il est de mes amis.

ISABELLE.

Eh ! quelle est la femme que vous avez prise ?

VALERE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connois aussi ; c'est une fort aimable personne !

NÉRINE, *à part.*

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE, *à Valere.*

Quel parti prenez-vous, mon frere ?

VALERE.

De m'exposer à tout, plutôt que de rompre mes engagemens ! Et vous, ma sœur ?

ISABELLE.

De mourir plutôt que de manquer à ma foi !

NÉRINE, *voyant paroître Oronte, avec la Comtesse et M. Michaut.*

Voilà M. votre pere, avec la Comtesse et M. Michaut.

VALERE, *à part.*

Je tremble !

ISABELLE, *à part.*

Je n'en puis plus !

SCENE XVII.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

ORONTE, *à demi-voix, à la Comtesse, en lui montrant Valere et Isabelle.*

Les voici, l'un et l'autre. Je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE, *à demi-voix.*

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT, *à Oronte.*

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas, de bon cœur.

ORONTE, *à Valere.*

Ah! c'est donc vous M. le chasseur? Quand retournez-vous au Château de Clitandre?

VALERE.

Mon pere, si vous voulez m'écouter....

ORONTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALERE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse....

SCENE XVIII.

JAVOTTE, ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISALELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de Masques, qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons. Ils sont tout-à-fait plaisans. Voulez-vous qu'on les fasse venir ici?

ORONTE.

Ils seront les bien-venus. Dans un jour comme

celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCENE XIX.

CLÉON, JULIE, CÉLIMENE, L'ÉPINE, *masqués*; TROUPE DE MASQUES, ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE.

(*Les Masques entrent sur une marche en musique.*)

LA COMTESSE, *a Oronte, après que la marche est finie.*

L'ASSEMBLÉE n'est pas nombreuse, mais elle est tout-à-fait agréable.... (*A Valere.*) Approchez-vous de moi, Valere. Voici un jour bienheureux pour vous!

ORONTE.

Assurément, plus qu'il ne mérite!

LA COMTESSE, *a Valere.*

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALERE, *hésitant.*

Madame....

LA COMTESSE.

Enfin, je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie! Mais vous méritez bien de triompher.... Au reste, M. votre pere consent à notre mariage.

M. MICHAUT, *à Isabelle.*

Et il m'a promis aussi, Mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE, *à Valere, en lui montrant la Comtesse.*

Répondez donc !

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie qu'il n'a pas la force de me remercier !

M. MICHAUT, *montrant Isabelle.*

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends !

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt.... (*A la Comtesse.*) Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE

Non pas, s'il vous plaît ; je veux finir, et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi !

VALERE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, Madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon pere, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALERE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, Madame, mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici ni d'amour, ni de respect. Les propositions que me fait Madame sont si avantageuses, pour vous et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALERE.

Quoi! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux? Jettez sur moi des yeux de pere, (*Se jettant aux pieds d'Oronte.*) et ne désespérez pas un fils, qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois que de se laisser sacrifier si impitoyablement!

ORONTE.

Leve-toi, fripon! tu m'attendris.

VALERE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raisons ...

ORONTE, *l'interrompant.*

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises; mais j'ai donné ma parole à Madame... Oh ça, je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre, pour l'amour de moi Pourrois-tu refuser à ton pere une grace qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir?

VALERE.

Je prends le Ciel à témoin que je vaincrois tout à l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé si doux et si obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde,

que je ne suis plus libre et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais ? sans mon consentement ?

VALERE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier. J'ai pris une femme, sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parens me l'ont conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie, il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien-aise de savoir cela, Monsieur le coquin ! je sais les mesures que je dois prendre.

VALERE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le Ciel de me confondre si je prends jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance. Tout le monde connoît Julie pour une personne sage et vertueuse ; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister, l'un et l'autre, sans vous être à charge: Toute la terre sera pour nous.

ORONTE, *à part.*

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis, sans injustice désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh ! bien, je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

VALERE,

VALERE.

Eh ! de quel droit, Madame, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat ? Ah ! tu ne le sais que trop !

M. MICHAUT.

Croyez-moi, Madame la Comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever !

(*Elle sort.*)

SCENE XX et derniere.

ORONTE, VALERE, ISABELLE, CLÉON, JULIE, CÉLIMENE, JAVOTTE, M. MICHAUT, NÉRINE, PASQUIN, L'ÉPINE, TROUPE DE MASQUES.

ORONTE, *à Valere.*

LAISSONS-LA dire. C'est une femme qui parle.... (*A Nérine.*) Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire, moi-même, que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, *se démasquant.*

Me voici, Monsieur. Souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tous mon possible pour le mériter !

ORONTE.

Ah! ah! ma belle-fille étoit de la mascarade! Soyez la bien-venue, Madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, Monsieur, et vous ne vous repentirez point...

VALERE, *à Oronte.*

Quelles actions de graces ne vous dois-je point, mon pere!

ORONTE.

Laissons-là les complimens. Divertissons-nous, pour célébrer ce mariage et celui de ma fille, avec M. Michaut.

NÉRINE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Allons, à vous, Mademoiselle. Il faut sauter le Fossé!

ISABELLE, *à Oronte.*

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon pere, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frere et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

ORONTE.

Comment donc?

ISABELLE, *montrant M. Michaut.*

Je n'aime point Monsieur Ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chere. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner

mer à Cléon.... (*Se jettant aux pieds d'Oronte.*) Mais comptez que je vais mourir à vos genoux si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage ? Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrettement ?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue, Oui, mon pere, Cléon est mon époux : il y a plus de six mois que je suis sa femme, et ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble....

ORONTE, *l'interrompant.*

Mon oncle, ma tante... Parbleu je suis bien redevable à mon frere et à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfans.. (*A M. Michaut.*) Voilà une affaire où il y a encore moins de remede qu'à l'autre, M Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie ?

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut passer par-là.... (*A Nérine.*) Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, *se démasquant.*

J'accepte cette condition, du meilleur de mon cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez

m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! Monsieur le Maître à danser, vous montriez donc à ma fille, sans ma permission!.... Oh! ça, mes enfans, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALERE.

Comment donc! mon pere?

ORONTE.

Je me suis marié secrettement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement?

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALERE.

Faites-nous voir notre belle-mere, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avois fait la fête.... (*A Célimene.*) Daignez vous montrer, Madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfans.

CÉLIMENE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable

famille! J'espere qu'ils seront aussi contens de moi que si j'étois leur propre mere.

PASQUIN, *à Nérine.*

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là?

NÉRINE.

On pourroit le critiquer. Mais, allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

ORONTE.

Comment! morbleu! petite friponne! vous êtes-vous aussi mariée secrettement?

JAVOTTE.

Non, mon papa: je ne veux l'être que de votre main; mais je vous prie que ce soit bientôt!

ONTE.

Nous verrons.... (*A part*) Parbleu! c'est une rage qui a gagné toute ma famille!

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente. Commençons le divertissement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN, *chantant.*

CHANTONS, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythere.

CHŒUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythere.

NÉRINE, *chantant.*

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHŒUR.

Chantons, &c.

ISABELLE, *chantant.*

Vivez heureux, amans discrets.
Les amans d'aujourd'hui ne vous ressemblent guere!

CHŒUR.

Chantons, &c.

PREMIERE ENTRÉE.

UNE FEMME MASQUÉE, *chantant.*

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté!

Apprenez que ce bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent, tour à tour,
La Fortune, l'Amour le Dieu du mariage.
Mais, de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toujours sous les loix de l'Amour;
Il adoucit le plus rude esclavage.

SECONDE ENTRÉE.

ORONTE, *chantant.*

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage.
Ma femme étoit un vrai dragon;
Et, quand elle partit, j'écoutai la raison
Qui voulut me défendre un second mariage.
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux.
Malgré tous mes sermens, l'hymen encor m'engage;
Et, près de deux beaux yeux,
A soixante ans j'ai fait naufrage!

BRANLE.

Profitez du tems des amours,
Tendre et brillante jeunesse,
Livrez-vous à la tendresse;
Songez que les momens sont courts:
Bientôt la froide vieillesse
Succede au printems de nos jours.

Voulez-vous d'aimables instans,
Même après le mariage,

Fuyez l'ordinaire usage ;
Suivez la mode du vieux tems :
L'Amour se plaît en ménage,
Tant que les maris sont amans.

Où sont ils ces tendres époux ?
Ils ne sont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous.
La nouvelle est plus commode :
On n'est ni tendre, ni jaloux.

Autrefois après leur printems
Les Belles faisoient retraite ;
Mais aujourd'hui la coquette
Veut toujours avoir des amans.
Quand elle est vieille, elle achette
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

AU PARTERRE.

Empressez à vous divertir,
Nous cherchons l'art de vous plaire.
Toujours la critique amere
Craint de nous y voir réussir.
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir !

FIN.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, OU LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE, COMÉDIE, EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE NÉRICAULT DESTOUCHES.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MORVILLE,
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

Je n'osois me promettre les applaudissemens dont le Public vient d'honorer cette Comédie ; mais, puisqu'ils ont surpassé mes espérances, souffrez qu'ils m'autorisent à prendre la liberté de vous la dédier. Je me flatte qu'un Protecteur aussi respectable que vous l'êtes la soutiendra contre tous

les efforts des critiques, et va lui procurer un nouveau succès. Tout le monde admire la solidité de votre esprit, la justesse de votre goût et l'étendue de vos lumieres. Quel heureux préjugé, MONSEIGNEUR, *en faveur d'un Ouvrage qui paroît sous vos auspices ! et quelle heureuse occasion pour moi de vous rendre un hommage public, et de vous assurer du parfait dévouement, et du profond respect avec lesquels je serai toute ma vie,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
NÉRICAULT DESTOUCHES.

SUJET

DU PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ETRE.

ARISTE, qui vit, à Paris, en Philosophe, mais qui n'a pu échapper aux traits de l'amour que lui a fait éprouver une femme charmante, nommée Mélite, après avoir passé sa vie à fronder ceux qui s'engageoient sous les loix de l'hymen, s'est assujetti, lui même, à ces loix, dans le plus grand mystere, à l'insu de son pere, Lisimon, et, sur tout, à l'insu de son oncle, Géronte, Financier avare et dur, duquel il attend toute sa fortune. Cependant, il habite la même maison que Mélite, son épouse, et que Céliante, sœur de Mélite; et, parmi les personnes qu'il y voit souvent, un certain Marquis du Lauret,

l'un de ses amis, devient amoureux de Mélite, et la presse tellement de le payer de retour qu'elle se voit forcée à révéler le secret de son mariage. Ariste, esclave d'une mauvaise honte, et craignant d'attirer sur lui les brocards qu'il a jusqu'alors lancés sur les époux, n'y veut point consentir, quoiqu'instruit de la passion du Marquis, par lui-même, et par Mélite, et quoique la malignité et l'indiscrétion de sa belle-sœur, Céliante, et celles de Finette, suivante de Mélite, l'exposent, à tous les momens, à voir découvrir ce qu'il s'efforce tant à cacher. Mais Géronte croyant toujours son neveu libre, et voulant l'unir à une riche héritiere, qui est sa belle-fille, a fait, sans l'en prévenir, toutes les démarches relatives à cette union, qu'il lui propose, et qu'il prétend lui faire accepter, en le menaçant de le déshériter s'il refuse. Ariste est, enfin, contraint à déclarer qu'il est l'époux de Mélite. Lisimon et Géronte sont contraints, à leur tour, d'approuver ce mariage secret. Géronte donne sa belle fille au Marquis du Lauret, que l'espoir d'une grande fortune, qu'elle lui apporte, dédommage de la perte de Mélite; et Céliante se

voit aussi forcée de finir par épouser Damon, autre ami d'Ariste, et avec lequel elle a, depuis long-tems, de tendres engagemens, que ses caprices l'ont jusques-là toujours empêchée de réaliser.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

OU

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE.

CETTE Comédie, dont le fond du sujet est l'une des principales et l'une des plus intéressantes parties de l'histoire de Destouches, comme nous l'avons dit dans sa Vie, est aussi l'une de ses meilleures Pieces. Plusieurs des caracteres en furent tracés d'après ceux qui composoient sa famille. Il peignit sa femme dans Mélite, la sœur de sa femme dans Céliante, son pere dans Lisimon, et se peignit, lui-même, dans Ariste. Quant au Financier, Géronte, il paroît que ce fut pour trancher avec le caractere doux, confiant et facile de son

pere, qu'il créa ce personnage impérieux et brusque. Le personnage du Marquis du Lauret, celui de Damon et celui de Finette, sont aussi de son invention, et concourrent parfaitement à la conduite de toute la Piece. Aussi eut-elle un très-grand succès, pendant trente-six représentations de suite, dans sa nouveauté, et est-elle restée au courant du répertoire, pour être une des Comédies rejouées le plus souvent; et c'est toujours avec le même plaisir que l'on la revoit. Malgré ce succès, soutenu et mérité, cette Piece fut l'objet de plusieurs Critiques, que publierent cinq ou six anonymes, dans la même année où elle fut mise au Théatre. C'est ce qui engagea Destouches à composer et à faire représenter, au Théatre François, et imprimer, à Paris, aussi la même année, sa petite Comédie de *L'Envieux*, que nous avons fait connoître, à la suite de sa Vie, dans le Catalogue de ses Pieces. Mais, outre la continuité du succès du *Philosophe marié*, sur le Théatre de la Capitale et sur tous ceux des Provinces de France, dont Destouches put être témoin et jouir pendant près de trente ans, il

fut bien vengé de toutes ces Critiques ridicules et injustes par l'accueil que les Anglois firent à cette Comédie, traduite dans leur langue, par Kelly, et représentée, dans cette langue, sur le Théâtre de Londres, en 1773, avec autant de réussite qu'elle en avoit obtenu et conservé sur tous ceux de chez nous, à ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François.*

Voici le jugement que porte d'Alembert de cette Comédie, dans son Eloge de Destouches, faisant partie de son *Histoire des Membres de l'Académie Françoise*, et une anecdote, assez plaisante, qu'il rapporte à l'occasion de cette Piece.

« .... En accommodant au Théatre le sujet de son mariage, qui dut être tenu caché et dont le secret fut violé, Destouches y ajouta tout ce qui pouvoit rendre ce sujet piquant sur la scene ; l'amande honorable faite à l'amour et au mariage par un Philosophe, qui, après avoir long-tems bravé l'un et l'autre, a fini par s'enchaîner secrettement à leur char ; la crainte qu'il a de rendre publique sa défaite, toute chere qu'elle est à son cœur ; les incartades et les brusqueries d'un trai-

tant, oncle du Philosophe, et qui n'approuve nullement l'union contractée par son neveu, parce qu'elle dérange ses vues financieres pour l'établir avantageusement et pour le rendre riche, sans se soucier de le rendre heureux; enfin, le rôle, épisodique à la vérité, mais neuf et original, d'une femme capricieuse et bizarre, qui, néanmoins, aime, autant qu'une femme capricieuse peut aimer; rôle qui jette dans la Piece de l'action et du mouvement, et y produit des scenes gaies et théatrales. C'étoit encore dans sa famille que Destouches avoit trouvé ce caractere. Il le dessina d'après une belle-sœur qu'il avoit, et dont l'humeur fantasque lui fournit les traits les plus plaisans de ce tableau; mais il eut grand soin, comme on l'imagine aisément, de garder le secret à son modele. Cette belle-sœur s'empressa d'assister à la premiere représentation de la Piece, ne se doutant pas de l'honneur qu'elle avoit d'en être un des principaux personnages. Le portrait étoit si ressemblant qu'elle s'y reconnut, avec indignation. Elle en fit des reproches sanglans à son beau-frere, qui se défendit, avec l'embarras d'un coupable. Cette

femme irritée se vengea, comme elle put, en exhalant aux yeux de ce perfide beau-frere toute la douleur qu'elle ressentoit d'avoir eu le malheur de s'allier à un Poëte. Elle étouffa, pourtant, enfin, non la violence, mais l'explosion de sa colere, par la crainte, qu'on lui inspira, que le Poëte incorrigible ne trouvât dans cette colere même l'heureuse matiere d'une nouvelle scene comique, et ne lui fût redevable d'un second succès, aussi fâcheux pour elle que le premier.... »

LE PHILOSOPHE MARIÉ, OU LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE, COMÉDIE, EN CINQ ACTES, EN VERS, DE NÉRICAULT DESTOUCHES;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 15 Février 1727.

PERSONNAGES.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.

LE MARQUIS DU LAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.

LISIMON, pere d'Ariste.

GÉRONTE, oncle d'Ariste.

MÉLITE, épouse d'Ariste.

CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.

FINETTE, suivante de Mélite.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez Ariste.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, OU LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente un cabinet de Livres. Ariste est assis vis à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des Livres, des instrumens de Mathématique et une Sphere.*)

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *seul, en robe de chambre.*

OUI, tout m'attache ici. J'y goûte, avec plaisir,
Les charmes peu connus d'un innocent loisir.

J'y vis tranquile, heureux, à l'abri de l'envie:
La folle ambition n'y trouble point ma vie.
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
j'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser?
Les Muses aussi-tôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un Savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi:
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en Roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême:
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement toujours contrarié,
Ici je suis garçon; là je suis marié....
Marié!... C'est en vain que l'on se fortifie
Par le grave secours de la Philosophie
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver:
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse!
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse;
Plus amant que mari, je possede son cœur;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur..
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame?
Ma femme est toute aimable... Oui, mais elle est ma femme.
En elle j'apperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour....
Sexe aimable et trompeur! c'est avec cette adresse

Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse !...
Insensé que j'étois ! ai-je dû présumer
Que le Ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
Je l'ai cru, cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats;
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(*Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans en être apperçu. Damon s'appuie sur le fauteuil d'Ariste.*)

SCENE II.

DAMON, ARISTE.

ARISTE, *à part, sans voir d'abord Damon, après avoir lu quelque tems, et, par réflexion, en regardant son Livre.*

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature...
C'est toi, qui, le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire, à longs traits, avaler le poison,
Cruel ami ! c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante !
Tu vantas sa douceur et sa docilité.
Ma confiance en toi fit ma crédulité !

DAMON.

Vous en repentez-vous ?

ARISTE, *surpris, et se levant, en appercevant Damon.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez; et moi,
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien!... Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié!

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être:
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre, au plutôt?

ARISTE.

Non ; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre ;
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,
Quoiqu'on en puisse dire....

ARISTE, *l'interrompant.*

Est un rude esclavage !

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour ;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi ? quand une femme est douce et raisonnable...

ARISTE, *l'interrompant.*

Cent belles qualités rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous ? Parlez de bonne foi ?

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause, à toute heure, une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes, sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains !

DAMON.

Je prévois, à regret,
Que votre intention ne sera pas suivie.
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien ?

ARISTE.

Plût au Ciel !

DAMON.

Eh ! pourquoi ?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insçu de mon pere,
M'expose, tôt ou tard, à sa juste colere.

DAMON.

Deux mots l'appaiseront. Son amitié pour vous....

ARISTE, *l'interrompant.*

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte ?
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte

S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du tems ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais....

DAMON, *l'interrompant.*

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif,
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci.
Sa sœur, plus imprudente et si capricieuse
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant, tour-à-tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour;

Sa sœur, votre future, et qui, par parenthese,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par ses fréquens écarts,
Et, de plus, nous amene ici, de toutes parts,
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commeres,
Qui me font avaler cent pillules ameres,
Lorsque pour mon malheur je vais imprudemment
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Dès que j'entre on se taît, on se parle à l'oreille,
On sourit Par degrés le caquet se réveille;
Toutes parlent ensemble, et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrete assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai pour confidens la Ville et les Fauxbourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence,
Et je vais, de ce pas, quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non, je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner, pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous employez votre art, votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision.
Vous en aurez, ma foi ! plus besoin que moi-même.
Je connois Céliante, et je crains...

DAMON, *l'interrompant.*

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire, enfin,
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main.
Mais elle m'aime, au fond ; et si jamais mon frere
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plutôt vaut le mieux, croyez moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé !
Plus il enragera, mieux je serai vengé !
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCENE IV.

FINETTE *entre, et observe quelque tems Ariste avant que de lui parler;* ARISTE.

FINETTE, *à part.*

(*A Ariste.*)

Toujours lire !.... Monsieur, Madame votre femme....

ARISTE, *l'interrompant.*

Crie encore plus haut !

FINETTE.

(*Elevant la voix.*)

Très-volontiers... Madame Votre....

ARISTE, *l'interrompant.*

J'ai défendu, cent fois, depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans.
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

FINETTE.

Oui... Mais quand je l'oublie
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premiérement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

PINETTE, *l'interrompant.*

J'enrage! A vous ouir,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à Madame un titre légitime?

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, Monsieur?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais...

ARISTE, *l'interrompant.*

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE, *l'interrompant.*

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir ; le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser !

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire !
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastere,
Jeûner, prier, veiller et parler tout mon saou.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu ! parlez. Je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles !
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles.
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui ; mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu,
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragouts, la plus grossiere viande
Que l'on me défendroit constamment de goûter
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage !

ARISTE, *à part.*

Quels travers ! quel esprit de contradiction !
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion !
Voilà les femmes !

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une belle paroît, lui sourit et l'agace;
Crac... au premier assaut elle emporte la place!

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire, en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous; et, vous même, en cachette
Jouant à cache cache, ou bien à climussette!

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens...
(*A Finette.*)
Faisons trêve, de grace, à tout ce badinage.
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle, dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ?... Je vois qu'un Philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même
étoffe.
Eh ! qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens ?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses
» C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
» Que cette hydropisie a fait de malheureux !
» Mais, pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux.
» Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
» Et mon cœur pour l'avoir céderoit un empire. »
Et zeste ! si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot
Vous diriez : « Serviteur ! je ne suis pas si sot ! »

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes ;
Mais je sais leur donner des bornes légitimes,
Et je serois maudit un jour par mes enfans
Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage.
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable ; il faut vous y tenir.
Mais Messieurs vos enfans sont encore à venir ?
(*Hésitant.*)
Peut-être viendront-ils... Cependant...

ARISTE.

Quoi ?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture !

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE, *l'interrompant.*

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs, très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit et s'en sert joliment.
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre, un tems, les airs d'une fille suivante
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser ;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter, avec attention,
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret,
Sur-tout, si ce quelqu'un est d'un sexe qui panche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste, et les maîtres prudens
Doivent, au poids de l'or, payer leurs confidens...

(*Lui donnant sa bourse.*)

Voici pour t'appaiser, et t'imposer silence...

(*A part.*)

Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE, *regardant la bourse.*

Votre secret, Monsieur, grandement me pesoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrette.
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paîrez bien je vous réponds de moi....
Mais, à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que Madame desire...

ARISTE, *l'interrompant.*

Madame ?

FINETTE.

Ma maîtresse... Ah ! j'y suis, Dieu merci !
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici
Pour vous entretenir sur certaines affaires.

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires.
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler.
De grace, empêche-là de venir me troubler !
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

LA douceur et l'argent sont plus persuasifs,
Que les raisonnemens les plus démonstratifs ;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles....
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelqu'ouvrage utile.

SCENE VI.

MÉLITE, ARISTE.

ARISTE, *avec étonnement, en appercevant sa femme.*

COMMENT! c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh! non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse l'être.
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui, mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre !

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante ?
Vous n'aimez d'un mari que son autorité ;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice.
J'exige des égards, et non pas des respects.
Cachez notre secret par des soins circonspects ;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit que pourroit-il penser ?

MÉLITE.

(*Après un peu de silence.*)

Eh ! mais, il penseroit... Après tout, que m'importe ?

ARISTE.

Ciel ! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte ?

Que vous importe? Eh! quoi, pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas!

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez;
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir!

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse
Que s'il étoit connu je serois trop heureuse!
Si je suis criminelle en marquant ce desir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir!

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible!...
L'adresse d'une femme est incompréhensible!

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi?

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît ?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrete et femme de promesse ;
Car vous m'aviez promis, très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fît un mystere
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur dont la langue indiscrete
Ne peut tenir long-tems une affaire secrete.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi.
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi !

ARISTE.

Vous en repentez-vous ?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause ?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.

Nous demeurons ensemble ; et j'apprends, tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance ;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh ! quoi ?

MÉLITE.

C'est que du moins le Marquis du Laurer,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis ?... Pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus ? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa these avec tant d'imprudence
Que s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi ! donc, doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir, du moins, de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être timpanisé... Je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant, il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Eh ! quel motif vous presse
De lui déclarer tout ?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez ;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien céler, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez !

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez ; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh ! bien,
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,

Quand

Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite ?

MÉLITE.

Eh ! bien ?

ARISTE.

Quelle apparence
Que....

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui ; mais, enfin,
Sa poursuite me cause un violent chagrin.
Pour la faire cesser le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ;
Mais ce jour expiré je ne puis plus me taire.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ARISTE, *seul, et rappelant Mélite, qui s'éloigne.*

Attendez... Elle fuit... Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; et le Marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour.... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner....
Mais, enfin, que conclure et que déterminer ?...
Le Marquis amoureux !... Dans le fond de mon ame
Je suis ravi... De quoi ? qu'il en conte à ma femme ?
Cela n'est point plaisant !... Mon honneur effrayé...
Mon honneur !... Qu'on est sot quand on est marié !...
Allons voir le Marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire, à moi-même, avouer sa foiblesse.
Plus elle sera grande et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre représente une salle.)

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le Marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, Madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon ame
J'en suis au désespoir!

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare Beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête,
Et j'en viendrois à bout si je l'avois en tête.

Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme, et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux, dès aujourd'hui, le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'État
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence.
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer, tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître.
Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connoître,

Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le Marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode,
Et tout homme de Cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point.
N'étant pas Gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour. ..

FINETTE, *l'interrompant.*

Ah! voilà justement de vos Romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espere un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile;
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis.
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et me combats, moi-même.

J'ai maltraité souvent un amant trop aimé ;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé :
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée.
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée....
Attends.

FINETTE.

Quoi ?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer !

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable !
Quand vous extravaguez vous êtes raisonnable !

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison !

FINETTE.

Que Damon ne vient-il !... Mais vous ferez l'oison
Si tôt qu'il paroîtra !

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire, au plutôt, quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh ! bien, donc, ma maîtresse
De notre Philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la premiere fois,
A des vivacités, qui, comme je prévois,

Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre quelque jour votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il ?

CÉLIANTE.

Non ; tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir !
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, Madame, et très-parfaitement.
Leur querelle a produit un racommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes
Que notre Philosophe en a versé des larmes ;
Et moi, qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout près d'en verser.

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais, Madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité ;
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté !

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir !... Par quel charme, Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?

S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse.
J'en creve de dépit, et j'en suis en fureur!

FINETTE.

Ferme!... Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre!

FINETTE.

(*Voyant arriver Damon.*)

Fort bien!... Le voici, ce me semble...
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.
(*Elle sort, et aussi-tôt qu'elle est sortie, Céliante va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCENE II.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON, *regardant Céliante quelque tems, sans qu'elle fasse semblant de l'appercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE, *feignant d'être surprise de l'arrivée de Damon.*

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir;
Mais vous ne sentez rien!

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, *l'interrompant, d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs ; il me faut filer doux.
(*Il s'assied dans un coin.*)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi ?

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE, *l'interrompant, en se levant brusquement.*

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

« Ma vive ardeur m'engage !... »
Ne me tenez jamais ce doucereux langage:
Il me fait mal au cœur ; je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
« Ma vive ardeur ! »

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON, *ironiquement.*

Mon Dieu, non!... Je sais bien que vous ne l'êtes pas!

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là?... Sortez.

DAMON, *faisant quelques pas pour sortir.*

Tout de ce pas,
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Non, non, je me ravise.
On ne dit point en face une telle sotise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi, je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Eh! comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point?

DAMON.

Je veux dire... Eh ! parbleu ! cela s'entend de reste !

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien !

DAMON.

Moi ?

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste !
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah ! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plutôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Eh ! de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du tems, du lieu, des armes.
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,

Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuider nos débats ?...
(*Céliante se met à rire.*)
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colere.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différent sera bientôt vuidé !

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, Monsieur. Je vous jure une haine éternelle !

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je sais le moyen de la faire finir....
(*A Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
J'allume votre haine et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens, j'en mourrai. Mais, pour votre supplice,
Cruelle ! après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus ;
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.
(*Il feint de s'éloigner.*)

CÉLIANTE

CÉLIANTE, *s'attendrissant, et le retenant.*

Damon ! Damon !

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes !

CÉLIANTE, *à part.*

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes...

(*A Damon.*)

Écoutez.

DAMON.

Non ; je veux que vous me regrettiez,

Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et, moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc ; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance ?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance ;

Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir !

DAMON.

De quoi ?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.

Je voudrois vous haïr... autant que je vous aime !

DAMON.

Hélas ! vous le pourrez sans une peine extrême.

Vous venez de jurer de me haïr toujours !

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours!
Jurer de me haïr quand soigneux de vous plaire
Je....

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier. C'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste.
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais, encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens.
Il m'inspire souvent de certains mouvemens
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirois point
Si je voulois, à fond, examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premiérement, Monsieur, sous un air très-sincere,
Vous êtes faux, rusé, malin, comme un démon !

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, cela vaut un sermon...
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même.
Vous vous raillez, sous main, de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis.
Votre intérêt vous guide et seul vous détermine.
Chez vous, en grand secret, l'amour propre domine:
Quand vous n'êtes point vu vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage!

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien !

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse ;
Mais vous êtes hautaine, inquiette, envieuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous emmaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare :
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matiere à discourir ;
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage !

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le Ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, Madame, un plus fidele amant !
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée ; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux.
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh ! bien, vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite ?

CÉLIANTE.

Non ; ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez?

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Où je ne réponds pas de mon emportement.

(*Damon sort.*)

SCENE III.

CÉLIANTE, *seule.*

Traître! de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée...
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi? n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai! c'est ce qui me désole!
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle?...
Pour coquette, voyons, le suis-je?... Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement,

Je le sens.... Mais, au fond, est-ce un reproche à faire ?
Quoi ! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire ?
Toute femme est coquette, ou par rafinement,
Ou par ambition, ou par tempérament...
Je suis, ajoute-t-il, inquiette, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous !...
J'ai de l'orgueil ? Eh ! bien, suis-je si criminelle ?
Peut-on n'être pas fiere et savoir qu'on est belle ?...
Je suis indiscrete ?... Oui, quelque chose à-peu-près.
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets ?...
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême !
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même...
Ainsi, Monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut !

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut ? cet éloge est assez magnifique !
Vous ne faites pas mal votre panégyrique !

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente ?

MÉLITE.

Assurément!

CÉLIANTE.

Fort bien!

Quand je ferai le vôtre il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte!

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité;
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable.
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant, vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point vous et moi nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractere est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclud rien?

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste,
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste!

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content;
Bien d'autres, que je sais, n'y gagneroient pas tant!

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari, dont on plaint la foiblesse!

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnoît ce soin.
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin!

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite!
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite!

MÉLITE.

Le vôtre, si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté!

CÉLIANTE.

Qui, moi, je l'ai manquée? ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant, mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez, comme sœur; vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner.

Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez ; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris !

SCENE V.

ARISTE, *un Livre à la main ;* MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à Ariste, en le tirant par le bras, et en lui faisant tomber son Livre de la main.*

AH ! Monsieur, vous voilà ? Je m'en vais vous apprendre
Des choses, qui devront, sans doute, vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme....

ARISTE, *l'interrompant.*

Eh ! mon Dieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela !

CÉLIANTE.

Ah ! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE, *à Ariste.*

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez....

ARISTE, *l'interrompant.*

D'un mari !... C'est fort bien commencé !

De grace, que ce mot ne soit plus prononcé !
Mais de quoi s'agit-il ? Sur quelque bagatelle
Sans doute, vous venez d'avoir une querelle ?

MÉLITE.

Bagatelle, Monsieur ?

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Bagatelle est fort bon !

MÉLITE, *à Ariste.*

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh ! vous avez raison, toutes deux.

MÉLITE, *à part.*

Il m'irrite
Par son sang-froid !

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Raillez un peu plus à propos !
Il s'agit...

ARISTE, *l'interrompant.*

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE, *montrant Mélite.*

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison ?

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée ?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Eh! par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, Mesdames.
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris!

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Les femmes valent bien Messieurs les Beaux-Esprits!

MÉLITE, *à Ariste.*

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un Livre!

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre!

ARISTE.

Me voilà bien! c'est moi qu'on querelle à présent!
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames.
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé?

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé, et en montrant Céliante.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le, vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon ! ce problême
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc, je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux !

CÉLIANTE, *vivement, à Ariste.*

La plus folle des deux est plus sage que vous !

ARISTE.

Oh ! bien, querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, Monsieur, quand je suis en colere,
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi ! vous avez tort,
Car vos vivacités me divertissoient fort !
L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de graces ..
Allons, ranimez-vous : êtes-vous déja lasses ?

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Divertissez Monsieur.

MÉLITE.

Le joli passe-tems !

CÉLIANTE,

CÉLIANTE, *à Ariste.*

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie ;
Mais je me racommode, et pour toute ma vie !

CÉLIANTE, *présentant sa main à Mélite.*

Touchez-là.

MÉLITE, *touchant la main à Céliante.*

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'est trop vous venger !

CÉLIANTE.

Tant mieux !

ARISTE.

Embrassez-vous, pour me faire enrager !

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur !

MÉLITE.

Moi, de même !
(*Elles s'embrassent.*)

ARISTE.

Courage !
Et, moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Le traître !

MÉLITE.

Il nous trompoit !

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux!

(*Il les embrasse, l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste ; et les deux sœurs s'enfuient aussi-tôt qu'elles l'apperçoivent*)

SCENE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

APPUYEZ, mon neveu ; vous faites des merveilles!

ARISTE, *à part, demeurant immobile, sans regarder Géronte.*

Ah! bon Dieu ! quelle voix a frappé mes oreilles !...
C'est mon oncle, lui-même ! Autre surcroît de maux!

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien !.. Qui sont ces créatures ?

ARISTE,

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures..
(*Hésitant.*)
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi ?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu !

Achevez donc !

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu !

Je vous l'ai dit, cent fois, votre bile s'échauffe !

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe !

Vous voulez éluder un éclaircissement,

Mais il faut me répondre et positivement ?

ARISTE.

Oui, je vous répondrai ; la chose m'est facile.

Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut....

GÉRONTE, *l'interrompant*

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non ; vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste :

Vous jouissez encor d'une santé robuste ;

Vous avez de gros biens.

GÉRONTE, *avec impatience.*

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang!

GÉRONTE.

Répondez-moi?

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait!

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité!

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime.
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit!

ARISTE.

Mais....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dis encore un mot, et je te déshérite!

ARISTE, *voulant sortir.*

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non; il faut m'éclaircir et m'apprendre, à l'instant,
Qui sont ces Belles?

ARISTE.

Soit, je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien!

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne;
Et... fort innocemment.... je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE, *à part.*

(*A Ariste.*)

Hum!... Je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon oncle?

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE, *hésitant.*

Non pas; mais....

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amene la future.

ARISTE.

Eh ! qui ?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

GÉRONTE.

Quoi ! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise !

ARISTE.

Il est vrai... Mais, mon oncle, excusez, la surprise...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

J'arrive de ma Terre. Entrons un peu chez vous.
Nous parlerons, à fond, quand j'aurai bu deux coups.

(*Il passe dans une piece voisine.*)

SCENE VII.

ARISTE, *seul.*

Que vais-je devenir ? Je souffre le martyre !

SCENE VIII.

FINETTE, ARISTE.

FINETTE.

LE Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris, à son retour chez lui,
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon ! voici nouvelle affaire !...
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment ?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE, *l'interrompant.*

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, Monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle ?

FINETTE.

Oui. Le bon Marquis s'empresse
A lui conter fleurette. Il lui fait les yeux doux;
Et même devant elle il s'est mis à genoux.
Le tout par passe-tems, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connoissez ?

ARISTE, *feignant de rire.*

(*A part.*) (*A Finette.*)
Oui, oui... J'enrage !... Ecoute...
Va lui dire, à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plutôt que plus tard... Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE, *l'interrompant.*

Étant avec Madame, il peut bien vous attendre.
Il ne s'ennuîra point.

ARISTE.

Je le crois, en effet...
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où ?

ARISTE.

Dans mon cabinet.
(*Finette sort.*)

SCENE IX.

ARISTE, *seul.*

MA situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou je l'échapperai belle!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insuportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa Philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste...
(*Voyant paroître Ariste.*)
Mais le voici.

SCENE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême!
J'entrois dans votre peine aussi-bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier, nous interrompre et vous brusquer, tout net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte!

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non. Nous sommes loin de compte!
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier!
Que la Philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage!

ARISTE, *à part.*

Il me raille; auroit-il découvert mon secret?...
(*Au Marquis.*)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satyre.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié?
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? quelle est votre pensée ?
Ma réputation seroit-elle blessée
Si je....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Votre sagesse a fait un tel éclat,
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre Philosophe et garçon, que pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire
Avec tout ce public vous aurez une affaire.
Filles, femmes, maris, toute sorte de gens,
A la Ville, à la Cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*A part.*)

Ils auroient bien raison !... Je suis mort s'il découvre
Que je suis marié !

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous ?

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien !

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus ?

ARISTE.

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit ; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *avec embarras.*

(*A part.*)

Eh ! mais... comme on voudra... Quel horrible tourment !

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; et pour vous j'en ai honte ;
Nous sommes, vous et moi dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non ; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir... brusquer le mariage !

ARISTE.

On se rira de vous, et moi, tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier ;
De choisir un parti ma famille me presse :
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et, d'ailleurs, je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.
Trêve donc d'argumens. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui, moi, vous appuyer ?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, *avec colere.*

Vous avez très-mal fait !

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux!
Mélite à vos conseils me paroît si soumise !

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise !

LE MARQUIS, *voyant paroître Mélite.*

Voici Mélite... Au moins, ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non ; je vous promets ce point.

SCENE III.

MÉLITE, ARISTE, LE MARQUIS.

MÉLITE, *à part.*

JE brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au Marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite, en montrant Ariste.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Eh ! quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire.
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE.

Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus !

MÉLITE, *au Marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE, *au Marquis.*

Ne cachez rien.

MÉLITE, *au Marquis.*

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses !

MÉLITE.

Voyons ?

LE MARQUIS.

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-tems, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, Madame, et qu'en secret, peut-être,
Il prétendoit à vous; mais il m'a fait connoître
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu, qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

(*Mélite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste, en levant les épaules, et il lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez ?

ARISTE, *bas.*

Paix donc !

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre, à jamais, sous votre aimable empire...

(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi !...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous, par d'éternels liens,
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.
(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage!

MÉLITE, *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors, à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc-là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *l'interrompant, bas.*

Contraignez-vous, de grace!...
(*Haut, en montrant le Marquis.*)
Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher,
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame;
A moins que vous n'ayiez entretenu sa flamme.
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort!
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord..
(*Montrant le Marquis.*)
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise?

ARISTE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux.
(*Au Marquis.*)
Restez... Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre.
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh! bien, vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entr'eux deux, et montrant Mélite.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumieres,
Dites si ses discours, ses regards, ses manieres,
Quand vos empressemens l'obligeoient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir?
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances:
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué, au Marquis.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayiez d'avantage.

ARISTE, *au Marquis.*

Ah! je vous en réponds!... Fiez-vous-en à moi!

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne-foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement;
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta, plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué, jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour,
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle, en silence,
Pour la seconde fois, je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis, sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passerent,
Mais au bout de ce tems mes feux recommencerent.

Je revins, plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus!

LE MARQUIS.

Et me dit, sans colere,
Que puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien!

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée;
Et quand mille sermens l'eurent persuadée....
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

MÉLITE.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle, gravement.
» Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
» Je ne puis vous aimer : la chose est assurée;
» Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
» Sans doute, recevroit vos vœux et votre foi.
» Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre.
» Demandez lui son cœur, et donnez-lui le vôtre.
» Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
» Et de votre mémoire enfin me bannira.

» J'exige cet effet de votre complaisance ;
» Si-non, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais, vraiment, ce discours étoit plein de raison !

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison !

ARISTE.

Enfin, que fites-vous ?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie!
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi ! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus ?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Eh! de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sais : mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela ?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre.
Oui j'aime et j'aimerai.

ARISTE, *au Marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille Beautés envain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice
C'est qu'il aime, à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger!

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE, *au Marquis.*

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS, *à part.*

(*A Ariste.*)

Morbleu!... Mais j'ai tout dit. Imitez ma franchise,
Ariste; est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure, d'honneur,
Que, si cela se peut, j'y consens, de bon cœur.
Mais je connois Mélite; et, si quelqu'un possede
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remede,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main.
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre.
Croyez-en un ami, qui ne peut que vous plaindre.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même maniere.

MÉLITE.

Non pas. Il aura seul ma confiance entiere.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant!

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer?

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh! bien donc, je m'en tiens à cette opinion.

Mais je dirai, sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir, de toutes les manieres.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et, moi, j'ai mes lumieres;
Et, de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit, qui vous arrache à moi,
Je vous répete ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi même
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer, et d'estimer jusqu'au dernier soupir.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

LE MARQUIS, *seul.*

JE suis moins affligé de son indifférence
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau
Que le Ciel a produit pour être mon bourreau!
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
(*Voyant paroître Céliante.*)
Ne puis-je?... Ah! j'apperçois cette charmante sœur
A qui Mélite veut que je donne mon cœur....
Eh! bien, offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance!

SCENE VI.

CÉLIANTE, LE MARQUIS.

CÉLIANTE, *à part.*

VOICI ce fier Marquis. Je ne puis le souffrir;
Mais je prétends son cœur; il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire, et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, Madame, un moment dangereux!

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux!

SCENE VII.

DAMON, *se tenant quelque tems dans l'éloignement, et les écoutant, sans en être apperçu;* LE MARQUIS, CÉLIANTE.

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

JE crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *le retenant, d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes!

LE MARQUIS.

Déja, depuis long-tems, je l'avoue, à regret,
Mon cœur vous rend, Madame, un hommage secret.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je m'en doutois bien... Un penchant légitime
Pour vous, depuis long-tems, m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, Madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, Marquis, de tant d'indifférence
Que lorsqu'on vous estime on fait beaucoup, je pense!

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire!

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu!

CÉLIANTE, *mirandant.*

Eh! de grace, Marquis, finissez ce langage.
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment...
(*A part.*)
On ne peut pas mentir plus intrépidement!

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse:
(*Feignant d'hésiter.*)
Il me dit....

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi ! je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti !

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

O ! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois, à part, sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me réériois, en secret, sur les vôtres.

DAMON, *à tous deux, en se jettant, tout-à-coup, entr'eux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux!

CÉLIANTE, *à part.*

Bon ! le voilà jaloux, et c'est ce que je veux....
(*A Damon.*)
Vous avez entendu ?

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura ; c'est ce que je desire.
Peut-être le dépit produira son effet.
(*A Damon, en feignant d'être fâché.*)
De votre procédé je suis peu satisfait !

DAMON.

Quoi! Monsieur?...

CÉLIANTE, *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON, *au Marquis.*

Mon, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE.

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? eh! pourquoi?

CÉLIANTE, *à part.*

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle
S'il ose se flatter de vous rendre fidelle.
Rien n'est plus naturel que votre changement:
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerois!

LE MARQUIS.

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être,
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.

Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pu se défendre;
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

IL vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh! bien, que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le Marquis vous osez me surprendre!
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colere.*

Comment?...

DAMON, *l'interrompant.*

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe, à coup sûr. Quand vous juriez ici

De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette Comédie ?

CÉLIANTE.

Eh ! comment savez-vous tout cela, je vous prie ?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer ?

DAMON.

Non pas ; mais le Marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison ?

DAMON.

La raison ?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractere
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et, moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur !

DAMON.

Je vous dirai bien plus ; c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Eh ! qui donc, s'il vous plaît ?

DAMON.

Votre sœur, elle même.

CÉLIANTE.

Ma sœur ? quel conte !

DAMON.

Non ; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira ; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Eh ! pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore ?
Me presser de l'aimer ?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore.
A moins que le dépit de se voir rebuté
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystere-ci voulez-vous être instruite ?
Allez sur ce sujet interroger Mélite :
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit ?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre ?
Est ce son sentiment, seroit-ce aussi le vôtre
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur ?

DAMON.

Eh ! délibere-t-on quand on donne son cœur ?
Il se donne, lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?
Ne m'ont-ils pas charmé, dès le premier moment ?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure ;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance ?

DAMON.

Mais, consultez-vous bien... Vous gardez le silence ?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu ?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder ?... Je n'en ai point d'envie !

DAMON.

Et, moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment,
Et le Ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le tems d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidele, en dépit du caprice.

CÉLIANTE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis... Son air et ses discours...

(*Damon lui baise la main.*)

Ah ! traître ! malgré moi, tu triomphes toujours !

SCENE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite, dans le fond de la scene, et à demi-voix.*

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande.
Remettez-vous, de grace, et retenez vos pleurs.

MÉLITE, *à demi voix.*

Quoi! tout près d'essuyer le plus grand des malheurs
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE, *à demi-voix.*

Ah! je vais devenir la fable de la Ville!

DAMON, *appercevant Ariste et Mélite, à tous les deux.*

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire,
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons, que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête!

MÉLITE, *à Céliante.*

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Eh! quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon?... Ce trait-là me paroît singulier!

MÉLITE.

Et,.. de plus ..

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Écoutons : cette histoire est divine!

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine;
Une enfant de treize ans, belle comme le jour!

SCENE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

OH ça! mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme....
(*A Céliante.*)
Ah! ah! je vous croyois déja bien loin, Madame,

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE, *bas.*

Pourquoi?

ARISTE, *bas.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, *l'interrompant.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque?

CÉLIANTE.

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
(*A Ariste.*)
Adieu.... Vous, mettez fin à tout ce beau mystere,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.
(*Elle sort, avec Mélite et Damon.*)

SCENE XI.

SCENE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

QU'ENTEND-ELLE par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois....

SCENE XII.

PICARD, GÉRONTE, ARISTE.

PICARD, *à Ariste.*

UN Monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? quoi, mon fils ?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE, *à part.*

CIEL !

GÉRONTE, *à part.*

Mon vieux fou de frere !...
Ah ! nous voilà fort bien !

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment ! quel intérêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne !...
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCENE XIV.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *à Ariste, en l'embrassant.*

AH ! mon fils, quel plaisir je sens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu ; j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh ! bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh ! l'on vous en dispense !...
(*A Ariste.*)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE.

Sa visite, en tout tems, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frere ?
Vous me percez le cœur ! Songez qu'il est mon pere,
Que bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere et mon fils, tout ensemble !...
Que le Ciel vous bénisse ! et, puisqu'il nous rassemble,

Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
(*Montrant Géronte.*)
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE.

Vos bénédictions seront son seul partage !

ARISTE.

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect !

GÉRONTE.

Philosophe imbécile ! Un père d'ordinaire
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire :
Ici tout au rebours. Le fils, depuis dix ans....

LISIMON, *l'interrompant.*

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complait à le voir l'appui de ma vieillesse ;
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille ?

GÉRONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi, dans ma pauvreté

J'ai songé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu Financier,
D'un pauvre Gentilhomme un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimere!
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie, et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par-là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti;
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir, car c'étoit une Dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
(*A Ariste.*)
Mon frere... Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le Ciel vous envoie!

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; et vous savez...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

J'enrage !...

Ventrebleu ! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge...

LISIMON, *l'interrompant.*

Sottise !... Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE, *à part.*

Il ne manquoit que lui pour me désespérer !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, *seul.*

DANS mes sombres chagrins quel parti dois-je prendre ?
J'ai mille mouvemens : auquel faut-il me rendre ?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais ; je ne sais où je suis.

SCENE II.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amene ?

LISIMON.

En nous quittant, si-tôt vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous, que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même, me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir, avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi, fâché de vous voir? ô Ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon c'est me mettre au supplice.

Que j'expire à vos yeux s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi !

LISIMON.

Je vous crois. Cependant, d'où vient cette tristesse ?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTÉ.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi ?
Suis-je pas votre pere, et, de plus, votre ami ?
Oui, votre ami, mon fils, et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont, depuis si long-tems, prévenu mes besoins !

ARISTÉ.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Eh ! quoi ?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappelliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit ; je satisferai votre ame généreuse.
Je m'en fais une loi, qui m'est bien onéreuse !
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh ! bien, vous le serez. Votre bonté décide....
(*Hésitant.*)
Mais quand je veux parler mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr ?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur !

ARISTE.

Ah ! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage ?

ARISTE.

(*A part.*)
Quel mariage ?... O Ciel ! sauroit-il mon secret ?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme, en effet !

LISIMON.

Je m'en suis apperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelqu'autre Beauté ?

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement ?

ARISTE.

Si jamais on le fut !

LISIMON.

Ce contre-tems m'afflige....
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige !...
(*Voyant Ariste en pleurs.*)
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !...
(*Ariste se jette à ses pieds.*)
Vous pâlissez !... Pourquoi vous mettre à mes genoux?
(*Ariste se releve.*)
Mon fils, j'approuve tout... L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il ?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme ? Comment ! vous êtes marié ?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en pere.
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystere ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.

J'ai fait choix d'une aimable et jeune Demoiselle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.
Vous pouviez m'en blâmer. Ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au Public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage!

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté,
Et je suis à présent comme ressuscité!

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille Dame,
En qualité de niece; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens
Pour amuser votre oncle; et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque tems cette affaire,
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuîrai la chose,
Que rien ne met obstacle à l'hymen qu'il propose.

Promettez

Promettez d'épouser, mais demandez du tems;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées...
(*Voyant paroître Géronte.*)
Mais j'apperçois mon frere... Agissons de concert.

SCENE III.

GÉRONTE, LISIMON, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? Vous lever au dessert,
Et, pour me planter-là, sortir l'un après l'autre!...
(*A Ariste.*) (*A Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre:
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché!

LISIMON.

Le terme est un peu rude!

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,

Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,

D'en sortir le premier; et...

ARISTE, *l'interrompant.*

Je suis excusable,

Car...

GÉRONTE, *l'interrompant, à son tour.*

Espérer un oncle, un oncle tel que moi,

A s'ennuyer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi

Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage!

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A demain, mon neveu; si non déshérité!

ARISTE.

Mais différez, du moins...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Le sort en est jetté?

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme...
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parens d'un Marquis, riche, bien à la Cour,
Le même Gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frere de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai jusqu'à présent voulu rien écouter.
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter,
Sinon, je pourrois bien leur donner audience!

ARISTE.

Eh! bien, mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON, *à Géronte.*

Non; Ariste a dessein de vous complaire en tout...
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes,
Et, sans doute, mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un Philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage!
Qu'est-ce qu'un Philosophe? un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens;
Un esprit de travers, qui, par ses argumens,
Prétend en plein midi faire voir des étoiles,
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de sens, n'abonde qu'en paroles!

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur.
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur,
Vous peignez un pédant, et non un Philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non; la Philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un Philosophe est de si bien agir
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser, soi-même.
C'est-là qu'il met sa gloire, et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alambique,
Etre vrai, juste, bon, c'est son systême unique.

Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux et détestant les vices.
Voilà le Philosophe; et s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe le nom, sans en avoir l'effet.

GÉRONTE.

Etes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non; mais j'aspire à l'être.

LISIMON, *à Géronte.*

Mon fils gagne toujours à se faire connoître.
Il est donc Philosophe, ainsi que je disois;
Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or, le sage...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Or, le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le Roi des foux
Pour se faire prier d'épouser une fille
Jeune, riche héritiere et de noble famille !

LISIMON.

Donnez-lui quelque tems pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre fille me hait !

LISIMON, *à Géronte.*

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas si-tôt inspirer de l'amour,
Sur-tout, lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON, *à Géronte.*

Ne lui donner qu'un jour! vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera Marquise!

LISIMON, *le retenant.*

Attendez.

GÉRONTE, *s'arrêtant.*

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court!

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce?

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise?
Où je vous ferai cher payer votre sortise!
Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LISIMON, ARISTE.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal enfin nous tirerons parti....
Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse?
Il faut pour le savoir user ici d'adresse.
J'espere y réussir. Pour en venir à bout
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.

Si j'amene votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment !

LISIMON.

Eh ! pourquoi ?

ARISTE.

Je l'avoue, à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Eh ! quel sujet encor pourra vous y contraindre ?
Si votre oncle se rend qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi ?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains ;
C'est le Public : c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le Public ?... Pour le coup, votre discours m'étonne !
Avez vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre sujet
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre : elle est belle, elle est sage,
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux ?

ARISTE.

Pourquoi ? c'est qu'il me donne un ridicule affreux !

Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard, je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'appréhende, sur-tout, un Marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux ?

ARISTE.

Oui... Jugez de l'état de mon ame!
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux
Que de me déclarer en qualité d'époux !

LISIMON.

Le cas est tout nouveau!

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez, du moins, que je ne me déclare
Qu'après que ce Marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer ?

ARISTE.

C'est un point nécessaire;
Car, pour vous achever un aveu si sincere,
Je n'oserai jamais au milieu de Paris
Figurer, à mon tour, au nombre de maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer, ou vous plaindre...
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A suivre votre plan; et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ARISTE, *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite
Et ma belle-sœur.

SCENE VI.

MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE, ARISTE.

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Oui, son procédé m'irrite :
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux !
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut ; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste ?

ARISTE.

De qui parlez-vous-là ?

MÉLITE.

Nous parlons du Marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit ! Ah ! le trait est exquis !

Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence?
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile, ou Philosophe.

ARISTE.

Eh! quoi
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE, à *Éliante*.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirans,
Ou pour vous les ôter m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

ÉLIANTE.

Ce seroit-là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi; mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre Marquis, c'est chose très-constante
Que j'ai dû plus que vous lui paroître charmante;
Étant homme de Cour et parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point que je m'en vengerai!

ARISTE.

Eh! de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire!

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincere!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi!

ARISTE, *riant.*

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au Marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! votre oncle et votre pere
Veulent vous marier; est-il tems de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas:
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi,
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher?... Comment? que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer
Que de prendre sur moi de le lui déclarer!

MÉLITE.

Eh! bien, pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence?

ARISTE.

N'est-ce pas même chose? et dès qu'il me verra...

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Voyez le grand malheur quand il vous raillera!
Mon cher beau-frere, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très-honteux de l'être!

MÉLITE, *à Ariste, en voyant paroître le Marquis.*

Prenez votre parti, le Marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux!
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue!

ARISTE, *à part.*

C'en est fait! je vois bien que mon heure est venue!

SCENE VII.

LE MARQUIS, MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés tous quelque tems.*

Plus je vous considere, avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion...
(*Regardant Mélite.*)
L'une baisse les yeux et paroît interdite...
(*Regardant Céliante.* (
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite...
(*Regardant Finette.*)
Finette sous ses doigts sourit malignement...
(*Regardant Ariste.*)
Ariste consterné rêve profondément...
Chaque attitude est juste, énergique, touchante,
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante !

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh! bien,
Ne finirons-nous point ce muet entretien ?...
(*A Mélite.*)
Pour la derniere fois, écoutez-moi, Madame.

Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié !

MÉLITE, *au Marquis.*

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je desire ;
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant !

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE, *au Marquis.*

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit Marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis aller je ne fus jamais faite...
Adieu ; vous m'entendez, et je suis satisfaite !

(*Elle sort, avec Finette.*)

SCENE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'INCARTADE est plaisante, et me réjouit fort !

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc ! voudriez-vous, enfin, vous marier ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher, et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que la noce faite ils n'aient plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai ? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups...
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,

Ne conviendrez-vous pas si, par quelque retour,
Vous vous aviſiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous vouluſſiez cacher ce mariage,
Que vous joüriez alors un fort ſot perſonnage ?

ARISTE.

Ah ! très-ſot, en effet... Mais, enfin, dites-moi
Quel eſt l'objet qui va recevoir votre foi ?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous ſurprendre ?
Mais ce n'eſt encor rien, et vous allez apprendre
Un fait qui cauſera votre admiration !
J'épouſe cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immenſe,
Depuis long-tems, ſous main, traite cette alliance,
Et veut que, ſans tarder, l'hymen ſoit contracté.
Il trouve ſeulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien, cependant.

ARISTE.

Quelle eſt-elle ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... c'eſt que celui de qui dépend la belle
Refuſe abſolument de me la donner.

ARISTE.

Bon !

LE MARQUIS.

On m'aſſure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que ſon frere aîné plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon pere
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi! du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh! non; de tout mon cœur je vous cede la Belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une Beauté!

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange!

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite.
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux !...
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée....
Mais j'y dois renoncer puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée ?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter ?

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter.
On a su découvrir cette affaire secrette,
Par la sœur de Mélite, et même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choisi pour confidens
M'ont confié le fait, depuis quelques instans.
On sait même le nom du mari de Mélite.
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite,
Grand Philosophe, mais bizarre, singulier,
Honteux d'avoir, enfin, osé se marier,
Et voulant au Public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise....
(*Riant.*)
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait ?

ARISTE.

A-peu-près.

LE MARQUIS.

Ah ! tant mieux, j'en suis fort satisfait !
Eh ! bien, dites-lui donc qu'on sait son mariage ;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui,
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(*Il sort, en riant.*)

SCENE X.

ARISTE, *seul.*

SUIS-JE mort ou vivant ? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir, et que puis-je résoudre ?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté !..
Mais ne nous perdons point en cette extrêmité.
Ici, la diligence est un point nécessaire ;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

MAIS écoutez-moi.

ARISTE.

Non, vous me parlez en vain.
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie, ou sagesse.
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd, quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent ; les Sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les loix,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contens de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglans affronts, les plus cruels mépris
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits :
Immobiles rochers ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et, moi, je vous réponds que vous l'égalerez,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma disgrace ?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas.
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la Cour et la Ville ?...

DAMON, *l'interrompant.*

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille ;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

(*Il présente plusieurs papiers à Damon.*)

DAMON.

Bon ! jeux d'esprit et pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable Public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez, et me montrer au doigt.
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera, du moins, cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite ?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrace est l'effet de sa langue imprudente,
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ....
(*Appelant.*)
Holà, quelqu'un.

SCENE II.

PICARD, ARISTE, DAMON.

PICARD, *à Ariste.*

MONSIEUR ?

ARISTE.

Va-t-en voir si Madame
Est de retour.

PICARD, *s'en va, et revient.*

De qui parlez-vous ?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD, *s'en va, et revient.*

Laquelle est-ce ?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh ! je ne suis pas sot ;
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t-en.

(*Picard sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

OU voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrette.

DAMON.

Parbleu ! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas.
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue ;
Si-non, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel ?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solemnel.
Votre nom supposé cause sa répugnance.
Il faut lui déclarer qu'elle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur ;
Grace à mon frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle,
Par un de mes parens, arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.

Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite.
Pour rendre témoignage...

ARISTE, *voyant paroître Mélite dans l'éloignement.*

Ah ! j'apperçois Mélite.
Que je suis agité !... Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh ! bien, que faut-il faire ?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grace, allez trouver mon pere ;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

(*Damon sort.*)

SCENE IV.

MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE, ARISTE.

MÉLITE, *à Ariste, qui est fort agité.*

CIEL ! que dois-je augurer du trouble où je vous voi
ARISTE.

Ici fort à propos vous venez, toutes trois....
(*A Mélite.*)
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrette.
Et, graces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts, enfin, on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi ! vous osez me faire une telle injustice ?
Si je vous ai trahi que le Ciel me punisse !

ARISTE, *ironiquement.*

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi...
(*A Finette.*)
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystere....
(*A Célianie.*)
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je ? qui le porte à la perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion !

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE, *à Ariste.*

Et moi qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en n'auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le silence.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ah ! cessez de railler, de grace ! et dites-nous....

ARISTE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O Ciel ! je n'y pourrai survivre...
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi. Soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver, de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la Ville.
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi ;
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE, *à Mélite.*

Eh! quoi, pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(*A Ariste.*)

Oui, ma sœur... Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous serez.

SCENE V.

DAMON, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON, *à Ariste.*

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire.
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre pere,
Sortant de la maison du Marquis du Lauret,
Où, sans doute, ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colere et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insçu de parens;
Et trouve pour cela vingt moyen différens.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon pere?

DAMON.

Il s'efforce envain à vous défendre.
Votre oncle prévenu refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre pere,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.

Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux,
Consulter sur ce point un Avocat fameux.

MÉLITE, *à Ariste.*

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non, l'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais d'un front serein faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien:
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et, moi-même, lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est envain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous!

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement;
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE, *à part.*

O Ciel! protége nous, j'implore ta justice!
(*Elle rentre dans son appartement, et Ariste s'en va.*)

SCENE VI.

DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE, *à Damon.*

L'ÉTAT où je les vois me fait compassion.
Malgré moi, je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle !... Oh ! oui, je suis trop bonne !
Moi, trembler pour ma sœur !

DAMON.

Quoi ! cela vous étonne ?

CÉLIANTE.

Pourquoi non ? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits ?

DAMON.

Quels tours ?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais !

DAMON.

Mais, encore, en quoi donc ?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment.
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh! parbleu! je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré, vous-même.

CÉLIANTE.

(*A Finette.*)

Ah! quelle vision!... Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le tems qu'il fait.

DAMON, *à Célianie.*

Du caprice, souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre ame;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Moi, je serai sa femme? Ah! je voudrois le voir!

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure!

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt !

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti !... Mais voyez l'impudence!
Qui, moi, j'épouserois un homme sans naissance ?

DAMON.

Et si vous deveniez Comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire Comtesse ?

DAMON.

Ariste est mon garand,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire.
L'en croirez-vous ?

CÉLIANTE.

Eh ! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous ?...

DAMON, *l'interrompant.*

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiette et m'attriste.
Nous songerons à nous quand je saurai son sort....
(*Entendant beaucoup de bruit dans la piece voisine.*)
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort!

SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE, *à part.*

O le grand Philosophe !... ô le beau mariage !...
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions
Et qui ne veut parler que par ses actions ?...
Ah ! vraiment, l'imbécille en a fait une belle !

LISIMON.

Eh ! mon frere !

FINETTE, *bas, à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle !

CÉLIANTE, *bas.*

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *bas, la retenant.*

Eh ! ne l'irritez pas.
De sang-froid, laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite;

Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien!

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Il mourra de faim; j'ai fait son horoscope,
Et je veux qu'il enrage, avec sa Pénélope;
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment!

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne...
(*Appercevant Célianie.*)
Mais je crois que voici justement la personne,
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu?

FINETTE, *bas, à Célianie.*

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE, *bas.*

Vous allez voir beau jeu!

DAMON, *bas.*

Gardez-vous de l'aigrir!

CÉLIANTE, *bas.*

Mon Dieu! laissez-moi faire:
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON, *bas.*

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah ! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE, *à Géronte.*

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez ?

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu ! quelle commere !

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparémment, Monsieur, vous êtes le beau-pere?

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicanner sur un bon mariage,
Signerez au contrat, sans vous faire prier....
(*A Géronte.*)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur et d'illustre naissance.
Oh ! bien, tenez de moi, pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré ;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille !

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc-là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devroit, tout d'abord, désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise!

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela ?

LISIMON, *à Céliante.*

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là.
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere
Me fait mal augurer de votre câractere!

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frere, ou bien je vous renonce....

(*A Céliante.*)

Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse!

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement....

(*A Lisimon et à Géronte.*)

Messieurs, vous vous trompez; écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien; je suis trop en colere.
J'aurois été, peut-être, aussi sot que mon frere;
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison...

(*A Lisimon.*)

Allons; malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage!

SCENE VIII.

ARISTE, LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE, *à Géronte.*

CASSER mon mariage!... Avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein!

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra!

ARISTE, *à Lisimon.*

Même en votre présence
On m'ose menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juste courroux !
Mon oncle contre moi dispose-t-il de vous ?
Mais j'ai tort après tout de craindre que mon pere
Veuille à cet attentat prêter son ministere ;
Sa bonté, sa vertu m'en sont de sûrs garands....
(*A Géronte.*)
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contr'elle,
Vous-même, vous seriez son défenseur fidele.
Aussi-tôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et sur-tout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur ! Oui, parbleu ! nous en avons des preuves !
De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves ?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement !

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement !

ARISTE.

De ma femme ?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante !

LISIMON, *à Ariste.*

Elle est très-emportée, encor plus imprudente ;

Et, devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de son procédé je suis mal satisfait !

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle ?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage !

LISIMON, *à Ariste.*

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage ;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur !

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, de bon cœur !

DAMON, *à Ariste.*

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE.

Se peut-il que Mélite ?...

CÉLIANTE, *l'interrompant.*

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh ! bien, vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractere.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit ;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit ?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Oh! la Philosophie a brouillé sa cervelle!....

(*A Ariste.*)

Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, *appercevant Mélite, qui paroît.*

En effet, la voici...

Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

MÉLITE, LISIMON, GÉRONTE, DAMON, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE, *à Mélite.*

MÉLITE, approchez-vous.

LISIMON, *à part.*

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme.

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE, *à Mélite.*

On me soutient, Madame,

Que mon oncle et mon pere, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que sans aucun respect excitant leur colere....

MÉLITE, *l'interrompant.*

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre pere?
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE, *à part.*

Quel galimathias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute, enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
(*Montrant Lisimon et Géronte.*)
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Eh! le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE, *à Ariste, en montrant Lisimon et Géronte.*

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main!

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire
Qu'après m'avoir promis et juré, mille fois,
Que son pere, avec joie, approuveroit son choix....

(*A Lisimon.*)

C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur
Pour condamner son choix et causer mon malheur!

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon ame.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme.
Je le vois; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frere,
Et votre mariage excite sa colere.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.
Confirmez mon bonheur! Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.

(*Elle se jette à ses pieds.*)

Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste;
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur:
Un Couvent cachera ma honte et ma douleur!

GÉRONTE, *attendri et à part.*

Qui pourroit résister à sa voix de Syrene?...

(*La relevant.*)

Ma niece, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,

J'ai promis aux parens du Marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le Marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses;
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE X et derniere.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage!...
(*A Ariste.*)
e vous fais compliment sur votre mariage!...
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour!

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour....

A Géronte.)

Vous destiniez Ariste à votre belle-fille ;
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé !

LE MARQUIS, *montrant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer ?

GÉRONTE.

Eh ! bien, ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et, tout au moins, je pense !

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux !

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire ?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour je serai riche, au delà de mes vœux ;

Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition,
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante!

GÉRONTE, *à part.*

La déclaration est nouvelle et touchante!...
(*A Mélite et à Ariste.*)
Ma niece, mon neveu, je voulois vous punir;
Mais tout parle pour vous : je n'y puis plus tenir!
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même!

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême!

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Mon frere, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE.

(*A Céliante.*)
Nous en signerons trois... N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire;
Donnez-lui votre main.

ARISTE, *à Céliante.*

Vous ne pouvez mieux faire.